

CAHIERS

METANOIA



CAHIERS METANOIA

1 9 7 5

revue trimestrielle

CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26200 Montélimar
Tél. 30 à Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoia

Le directeur de la publication :
Émile GILLABERT

Imprimée en France 3/75

Imprimerie Darantiere
à Dijon

Dépôt légal n° 003/75

SOMMAIRE

- PRÉSENTATION DES CAHIERS METANOIA
LE SENS ET LA PORTÉE D'UNE RECHERCHE p. 3
- COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS
INCIPIIT, LOGIA 1 et 2 p. 11
- 1975, ANNÉE DE LA FEMME
LE JUDAÏSME RELIGION DU DIEU MALE p. 17
- THOMAS
ET LA GENÈSE DES ÉVANGILES CANONIQUES p. 23
- L'ÉVANGILE SELON THOMAS
LA VERSION COPTE ET LA VERSION GRECQUE p. 29
- L'ÉVANGILE SELON THOMAS
REVUE DE PRESSE p. 35
- QUELQUES APPRÉCIATIONS DE LECTEURS
*SUR SAINT PAUL OU LE COLOSSE AUX PIEDS D'ARGILE
ET PAROLES DE JÉSUS ET PENSÉE ORIENTALE* p. 41
- PRIÈRE POUR NE PLUS VIVRE SÉPARÉ* p. 47

Note de la rédaction

Les auteurs rédactionnels de ce premier numéro de la revue, Émile Gillibert et Philippe de Suarez, ont poursuivi les recherches qu'ils ont entreprises dans les ouvrages parus aux Éditions Métanoïa. Ils ont fait œuvre commune et, bien que leurs articles ne soient pas signés, ils assument l'un et l'autre la responsabilité de leurs écrits; avec les prochains Cahiers, l'éventail des collaborateurs s'élargira, ce qu'ils souhaitent dès maintenant. Mais il convenait que, dès le premier Cahier, le lecteur soit clairement informé de la voie qui sera suivie, laquelle se situe très exactement dans l'axe de ce qui a déjà été fait et qui a motivé le soutien des amis de Métanoïa.

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le Bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux *Cahiers Métanoïa*, Marsanne, 26200 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? log. 76.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un ASSOCIÉ, nous adresserons, à titre de spécimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera, susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

PRÉSENTATION DES CAHIERS METANOÏA

LE SENS ET LA PORTÉE D'UNE RECHERCHE

CHANGER DE MENTALITÉ,
tel est le sens du mot grec Métanoïa, autrement dit, quitter un cadre, une forme de pensée ou de vie qui ne correspond plus à des exigences impérieuses.

Le changement, nous le trouvons partout dans la nature ; le poète l'exprime pour nous : Rien ne garde forme ni mesure sous l'incessant afflux de l'Être. Qui dit stagnation, dit cristallisation, régression, mort. La paralysie qu'engendre un légalisme contraignant est à l'opposé de la Vie ; cette paralysie, Jésus la caractérise en termes imagés et réalistes : « Les pharisiens et les scribes ont pris les clefs de la Gnose (Connaissance) et ils les ont cachées. Non seulement ils ne sont pas entrés, mais ils n'ont pas laissé entrer ceux qui voulaient. » (log. 39). Ce logion, à quelques variantes près, nous le retrouvons dans Luc (11.52). Chez ce dernier, ce sont les légistes qui sont nommément visés, ce qui revient au même, tandis que chez Matthieu, où le mot Gnose est remplacé par celui de Royaume, ce sont les scribes et les pharisiens hypocrites qui sont pris à partie.

Le christianisme paulinien a engendré les « docteurs » de la foi, mais, comme les docteurs de la loi, les nouveaux docteurs ne sont pas entrés et n'ont pas laissé entrer ceux qui voulaient. Cela est si vrai que le mot gnose, connaissance, est devenu synonyme d'hérésie et que les gnostiques ont été combattus et persécutés comme le furent plus tard les cathares. La foi, comme la loi, est devenue l'inversion de la vie : « Ceux qui sont morts ne vivent pas. » (log. 11.4-5). Les contraintes dogmatiques des chrétiens rejoignent les contraintes legalistes des juifs. Rien d'étonnant dès lors qu'à une époque de remise en question les enseignements des églises soient de plus en plus contestés, les fidèles de plus en plus nombreux à abandonner des doctrines qui ne satisfont plus leurs aspirations.

Cependant, on ne répudie pas de gaieté de cœur une doctrine qui remonte à notre passé religieux le plus lointain ; même si on l'a rejetée, oubliée, elle reste inscrite dans l'inconscient. On ne se sépare pas à la légère ni parfois sans se culpa-

biliser de ceux qui étaient censés représenter l'autorité. Il est vrai que le pouvoir contraignant de la doctrine est beaucoup moins fort que jadis. Pendant des siècles la société tout entière rejetait de son sein, proscrivait, condamnait même à la torture, quand ce n'était pas au bûcher, celui qui enfreignait la loi religieuse.

Vers une conscience universelle

Mais si les temps ont changé, l'homme a gardé au fond de lui-même la nostalgie fondamentale d'une soif inapaisée. Et lorsqu'il cherche à étancher cette soif dans une recherche personnelle, il se sent marginal à la fois par rapport à ceux qui ont tenté d'étouffer la voix des profondeurs et par rapport à ceux qui restent attachés à des pratiques religieuses routinières. Ce sentiment est encore aggravé par les menaces que fait peser sur la planète, et par conséquent sur l'avenir de l'espèce humaine, une croissance incontrôlée qui mobilise l'énergie humaine à des fins matérielles. Or, comme l'écrit Jean-Baptiste de FOUCAULD : « Si l'on considère l'homme comme un transformateur d'énergie, et si l'on accepte l'idée selon laquelle cette énergie peut être orientée alternativement, mais non conjointement, soit vers la matière, soit vers l'esprit, le phénomène de croissance prend une signification très claire... et si les choses suivent leur cours actuel, l'humanité passera par une phase de destruction marquant la fin d'un cycle. »¹ Ainsi tout ce qui est consacré à la croissance matérielle est retiré au développement spirituel. L'économiste Jean DENIZET, s'interrogeant sur la survie de l'humanité issue du christianisme, estime, après avoir fait le procès de la société occidentale, qu'une vue de l'homme et du monde sont essentielles à l'économie. A son tour, A. M. PETITJEAN affirme que, dans « cette crise, où l'implosion de notre civilisation judéo-helléno-chrétienne risque de faire exploser l'espèce humaine entière,... l'autocritique occidentale doit aller jusqu'au bout. »² Il précise un peu plus loin : « Comment transformer le monde sans se transformer soi-même ? » La conscience que l'humanité court à sa perte, si elle ne peut recourir à une instance qui la transcende, est aujourd'hui partagée par les savants et les penseurs. Nous avons donc à faire notre métanoïa. L'homme occidental doit changer de mentalité aussi bien dans son comportement collectif que dans son comportement individuel. Pour cela, il faut qu'il prenne conscience des forces aliénantes qui s'exercent aussi bien sur son moi individuel que sur l'âme collective et entravent un processus normal de maturation, autrement dit il faut qu'il trouve à la fois son identité personnelle et son identité collective. Il s'agit en réalité d'une seule et même identité ; mais, de même que l'homme ne peut arriver à connaître ses propres motivations inconscientes que s'il refait le chemin qui le conduit à sa prime enfance, de la même façon, pour se rendre compte de tout ce que charrie l'inconscient collectif d'un peuple dont il se réclame religieu-

1. Extrait de *L'Expansion*, n° 63, mai 1973, p. 21.

2. Quelles limites ? Le Club de Rome répond p. 22. *Équilibres*, Seuil, 1974.

sement et socialement, et pour se soustraire à sa force aliénante, il doit remonter jusqu'au moment où ce peuple a pris conscience de son identité collective.

L'homme occidental est l'héritier d'un système de valeurs qu'on est convenu d'appeler le judéo-christianisme. Qu'il attende encore la révélation d'un Messie ou qu'il croie à son incarnation à un moment donné de l'histoire et à sa rédemption, on lui a dit et répété que le salut venait d'Israël. La loi d'un côté, le dogme de l'autre, ont constitué traditionnellement une force aliénante qui allait à l'encontre de la recherche personnelle. Le poids de cette force devient de plus en plus sensible au fur et à mesure que l'homme prend conscience de ses motivations individuelles et collectives, à tel point que les religions sont considérées de plus en plus comme allant directement à l'encontre de l'autonomie de l'individu en le maintenant sous la tutelle d'un Dieu oppresseur et vengeur.

A l'époque où Jésus nous a livré son message, le conditionnement collectif était tel que les juifs n'ont pas reconnu en lui le Messie que l'inconscient collectif avait forgé et que les prophètes avaient annoncé. Malgré les apparences, les chrétiens ne furent pas plus heureux que les juifs. Au lieu de garder à l'enseignement de Jésus son caractère transcendant, les disciples le livrèrent à la servitude et aux limitations de leurs ambitions terrestres et de leurs rêves apocalyptiques. Ils se forgèrent une image du Christ d'après le Ressuscité qui devait réaliser la promesse. C'est ainsi que les paroles du Maître nous sont parvenues à travers les quatre évangiles traditionnels terriblement mutilés et déformés. En définitive, la situation des chrétiens se révèle beaucoup plus obéissante que celle des juifs car ils ont déformé le message que ceux-ci ont ignoré, tout en admettant par ailleurs qu'Israël est à l'origine du salut des nations.

La pierre d'angle

L'Évangile selon Thomas est un témoin inappréciable des errements et des malversations. C'est la pierre d'angle que les bâtisseurs ont rejetée (log. 66).

Jésus a tracé il y a deux mille ans la voie à suivre ; celle-ci ne passe pas par la promotion d'Israël, ni par un Jugement qui doit consacrer son triomphe final. L'enseignement du Maître visait à libérer les disciples des forces aliénantes du passé, à les soustraire à une psychose qui les faisait chercher dans le temps et dans l'espace un Royaume qui était déjà là.

Ses disciples lui dirent :
quel jour
le repos de ceux qui sont morts arrivera-t-il ?
et quel jour
le monde nouveau viendra-t-il ?

Il leur dit :
ce que vous attendez est venu,
mais vous, vous ne le connaissez pas.

log. 51

Mais les disciples n'ont pu abandonner leurs rêves de conquête :

Ses disciples lui dirent :
vingt-quatre prophètes ont parlé en Israël
et tous se sont exprimés par toi.
Il leur dit :
vous avez rejeté Celui qui est vivant devant vous
et vous avez parlé des morts.

log. 52

L'Évangile de Jean est aussi explicite : « Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands (10.8).

A l'exemple de Jésus, nous devons nous libérer d'une emprise religieuse qui a désacralisé tout enseignement véritable. Il y a tout un travail de démystification à opérer aussi bien pour le juif que pour le chrétien, une véritable thérapie à suivre pour recevoir avec un réel esprit d'enfance les paroles de Jésus. Et c'est ici le lieu de rappeler la réponse de Jésus à ses disciples, toujours préoccupés par l'arrivée du Messie dans le ciel.

A leurs questions :

quel jour nous apparaîtras-tu ?
et quel jour te verrons-nous ?

Jésus répond :

lorsque vous vous départez de votre pruderie
et prenez vos vêtements,
les déposez à vos pieds
comme les tout petits enfants,
les piétinez,
alors vous verrez le Fils
de celui qui est Vivant
et vous n'aurez pas peur.

log. 37

*Identité individuelle
et identité collective*

Les juifs et les chrétiens ne peuvent espérer vivre fraternellement et tenter ensemble de conjurer les désastres qui s'annoncent que si les uns et les autres découvrent le véritable enseignement de Jésus, établissent en lui leur convergence et

travaillent ensemble au retour du Maître. Les uns et les autres ont à entreprendre leur propre métanoïa en quittant leurs vieux vêtements.

Si le juif comprend que l'élection et l'alliance ne sont pas uniquement la faveur d'un Dieu à un peuple, mais que, au fur et à mesure que l'homme prend en main son destin pour lequel il s'en remettait autrefois à la collectivité, c'est avec chacun d'entre nous, isolément, qu'ont lieu l'alliance et l'élection en vue de la réalisation, alors les choses changent du tout au tout ; alors l'âme juive sera soulagée d'une culpabilité qui a toujours été à la mesure du destin que le peuple s'est forgé en se présentant à la face du monde comme le peuple élu avec lequel Dieu a fait une alliance exclusive. Décharger la conscience juive de ce fardeau paralysant, c'est la rendre disponible pour comprendre le vrai message de Jésus, c'est l'inviter à quitter le rêve pour la Réalité : tâche merveilleuse au profit de laquelle elle pourra mobiliser son dynamisme et ses dons intellectuels prodigieux.

La métanoïa des chrétiens est aussi impérieuse que celles des juifs. Elle ne peut s'opérer qu'en rendant à la métaphysique ce qui est à la métaphysique et aux sciences, fussent-elles religieuses, ce qui leur revient. L'homme, malgré sa prétention à la connaissance — car il est convaincu qu'il saura un jour ce qu'il ignore aujourd'hui, — ne saisira jamais l'insaisissable. Rabaisser l'enseignement pour y découvrir des règles de conduite individuelles ou collectives, pour transposer dans le monde des phénomènes ce qui est au-delà du phénomène, c'est créer la pire des confusions. Tout autre est la démarche de Jésus, démarche qui rejoint celle des grands maîtres de l'Orient. Elle nous apprend à dépasser le monde sensible ou phénoménal pour accéder, par lui (cf. log. 5 et 83), à la Réalité immuable dont l'homme, au fond de lui, garde l'intuition fondamentale.

Constatant que les juifs avaient désacralisé le véritable enseignement, Jésus nous invite à rétablir l'ordre des choses :

Rendez à César ce qui appartient à César,
rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu,
et, ce qui est mien, donnez-le-moi.

log. 100.5-7

Or, ce qui est à Jésus lui a été donné par son Père (log. 61.12) ; c'est de Lui qu'il reçoit la Gnose, par dévoilement, par « désennuagement. » Ce qu'il a reçu, il veut nous le faire partager ; il nous enseigne comment avoir accès à la pensée métaphysique, non pas en ravalant au niveau phénoménal — ce qui serait la pire des malversations — l'Unité immuable, mais en suivant la voie qui va du monde sensible à la Réalité invisible. La portée universelle de l'enseignement de Jésus n'a finalement rien à voir avec les visées universelles de l'église catholique qui se

traduisent par des entreprises humaines de conquête auxquelles n'échappent pas les préoccupations, par ailleurs fort louables, d'ordre social et charitable.

Rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, c'est en définitive reconnaître tout ce qu'il y a d'anthropomorphisme dans les religions qui font avaliser par le Dieu issu de la conscience collective les rêves et les ambitions des hommes. C'est ainsi que les paroles de Jésus ont été détournées de leur véritable sens ; restées incompréhensibles pour les disciples, elles ont donné lieu après la mort du Maître à des interprétations orientées qui permettaient la réalisation de rêves collectifs : le Vivant issu du Vivant (log. 111) ne pouvait dans l'esprit des disciples mourir dans son corps, c'est pourquoi ils le firent ressusciter d'entre les morts, et l'Éveil devint Résurrection. On le fit ensuite monter au ciel pour qu'il puisse apparaître, suivant les prophéties, plein de gloire et de majesté, dans un ciel de feu. Les vivants qui ne mourront pas sont devenus les rescapés du branle-bas cosmique du Jugement (1 Th 4.15-17). Le bon et gros poisson de la parabole (log. 8) pour lequel on abandonne tous les petits poissons a donné lieu à l'épisode de la pêche miraculeuse. La brebis unique (log. 107) choisie parmi toutes les autres, qu'on ne se console pas d'avoir perdue, a été assimilée au pécheur repentant, etc., etc. Tout a été ramené à la mesure de l'homme pour la plus grande confusion du monde. Avoir à ce point rabaisé le message crée une situation pire que de l'avoir délibérément méconnu en faveur d'un grand rêve.

Le destin des individus est lié à celui des nations avec lesquelles les religions ont partie liée. Il s'agit sous peine de mort de quitter l'affirmation personnelle et collective pour répondre à l'invitation au renoncement que nous adresse Jésus.

Celui qui a trouvé le monde
et est devenu riche
qu'il renonce au monde !

log. 110

Périls de la croissance

La force centrifuge à laquelle nous sommes livrés nous mène tout droit à l'éclatement : la croissance accélérée des biens de consommation, l'inflation, la progression démographique, l'épuisement des richesses du sol et du sous-sol, etc. sont des signes devenus mesurables de notre paranoïa.

Le mouvement opposé à celui de la force centrifuge est le retour à l'Unité originelle à laquelle nous invite impérieusement Jésus. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas dans un premier temps, pour les individus comme pour les peuples, une recherche loyale d'autonomie, un temps de structuration. Car on ne peut amorcer un processus de désinvestissement que si l'on est bien compensé ; on ne peut liquider son œdipe que si l'on s'est confronté au démiurge.

Après son affirmation puissante, au cours de laquelle l'ennemi doit être vaincu — et pour y parvenir n'a-t-on pas souvent mobilisé Dieu afin de vaincre Satan ? —, une nation doit progressivement, et de concert avec les nations voisines, dont les contacts révèlent qu'elles ne sont pas nécessairement des ennemis à abattre, amorcer le désengagement et le désarmement afin que naisse une conscience universelle. Comme dans le processus individuel de retrait du moi en faveur du Soi, un peuple doit accepter de renoncer à ses conquêtes, de prêter une oreille bienveillante aux besoins et aux revendications légitimes et équitables des autres peuples. C'est ainsi que peut s'élargir l'horizon national jusqu'aux limites de la planète et que se fait jour progressivement la conscience universelle. A la limite, il n'y a plus ni vainqueur ni vaincu, ni favorisé ni lésé. L'idée d'élection collective se vide peu à peu de son contenu ; les prétentions consécutives à la faveur d'un Dieu deviennent sans objet. Les forces immenses qui étaient investies dans les conquêtes spirituelles et matérielles se trouvent disponibles pour la réalisation de l'individu dans la perspective du logion 110 cité ci-dessus.

Métanoïa collective qui nous invite à un pèlerinage dans l'histoire pour exorciser les démons de l'affirmation, de l'agression, de la conquête, pour débutsquer les rêves d'hégémonie, les xénophobies, les projections, etc.

Métanoïa personnelle qui ne se limite pas à demander l'aide, au reste souvent précieuse, que peut apporter la science psychanalytique, mais permet de poursuivre jusqu'au bout le processus de maturation de l'homme total.

Il se fait tard. Le temps de tirer l'enseignement de l'épreuve nous est compté. Le message de Jésus, délivré, contient les clefs. Nous ne sommes pas invités à y adhérer comme à un credo, mais à en chercher sans relâche l'interprétation. C'est la tâche que se sont fixée les Cahiers Métanoïa, tâche qui pourrait paraître exorbitante si la revue ne savait pouvoir compter sur ses lecteurs. Elle serait d'une ambition démesurée si elle était animée par un esprit de prosélytisme et de conquête. Elle devient possible dans la mesure où nous cherchons à apaiser les conflits qui sont en nous-mêmes et retardent notre retour à l'Un, car nous ne sommes pas unificateurs tant que nous n'avons pas oublié et nous-mêmes et tout ce qui est autre que le Soi. Lorsqu'il apparaît dans un visage, le monde entier en est illuminé (log. 24.8). La transparence n'est pas fonction du savoir, mais de l'humilité. Jésus vient sous la figure de ceux qui s'identifient à Lui. Nous sommes des mendiants, nous avons faim et soif. Que celui qui a reçu n'ait pas peur de donner.

COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

INCIPIIT

1. Voici les paroles cachées
2. que Jésus-le-Vivant a dites
3. et qu'a transcrites Didyme Judas-Thomas.

LÉ VRAI SENS DES PAROLES DE JÉSUS reste caché au profane. Il ne faudrait pas croire cependant que leur interprétation nous soit donnée par des opérations magiques extérieures à l'homme. Lorsque Maître Eckhart dit : « Le cuivre n'a de cesse qu'il ne devienne or », il ne vise pas un quelconque processus alchimique au sens où l'entendaient les gens du commun, mais bien le retour de la créature à l'Unité originelle, retour qui ne se situe ni dans le temps ni dans l'espace, mais là où est le Royaume, c'est-à-dire en nous. Or, il est des gens très instruits, des savants, des docteurs qui sont incapables de dépasser le sens littéral d'un texte ésotérique. Par contre, il en est d'autres qui, sans érudition, saisissent intuitivement, et comme naturellement, le processus qui va « du cuivre à l'or » ; ils ont plus que d'autres la possibilité de se débarrasser de leurs vieux vêtements (log. 37)¹. Les symboles : poisson, graine, cep de vigne, perle, boire, manger, etc. sont utilisés pour que les personnes non qualifiées ne souillent pas la parole. « Ne jetez pas les perles aux pourceaux » (log. 93), et que celles qui se prêtent à la transmutation des métaux vils en or, puissent laisser opérer le divin Alchimiste.

Lorsque Jésus dit que les scribes et les pharisiens ont caché les clefs de la Gnose (du grec Gnosis = Connaissance), Ts log. 39; Lc 11.52, il signifie par là qu'ils empêchent quiconque d'accéder à la Connaissance, à commencer par eux-mêmes. N'étant pas qualifiés, ils n'ont pas qualité pour y faire accéder les autres. Jésus dit encore : « Ils ressemblent à un

1. La correspondance que nous avons échangée avec certaines personnes sur la trilogie : *Saint Paul ou le Colosse aux pieds d'argile*, *Paroles de Jésus et pensée orientale* et *L'Évangile selon Thomas* nous a affermis dans la conviction que la qualité des êtres, leur possibilité de rayonnement, est liée à leur transparence et non à leur savoir. Il serait vivement souhaitable que le présent commentaire puisse s'enrichir de leurs apports. Qu'elles n'hésitent pas à nous écrire. D'avance merci !

chien dormant dans la mangeoire des bœufs, car il ne mange ni ne laisse les bœufs manger. » (log. 102).

Mais à quoi reconnaît-on la qualité de celui qui parle ? Avec d'autres mots, les disciples posent la même question à Jésus : « Qui es-tu pour nous dire de telles choses ? » La réponse ne se fait pas attendre : « Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ? » (log. 43).

Dans Jean (8.25), ce sont les juifs qui posent une question identique. La réponse ne varie pas : « D'abord ce que je vous dis. »

Recourir au miraculeux et au merveilleux pour affirmer l'autorité de celui qui parle, autrement dit, faire un Dieu d'un thaumaturge, c'est renverser l'ordre des choses. Dire avec saint Paul : « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine », c'est donner au miracle priorité ou prééminence sur la Parole, c'est reléguer ce qui est intrinsèque au profit de ce qui est extrinsèque, c'est, à l'exemple des disciples, demander que la parole soit authentifiée par des signes extérieurs : ne se contentant pas de la présence vivante de Jésus parmi eux et de sa parole, ils disent : « Dis-nous quand cela sera, et quel sera le signe de ton avènement et de la fin du monde. »¹ Les signes, au dire des prophètes, doivent venir du ciel, aussi Jésus, connaissant la pensée des disciples, leur dit : « Vous sondez le visage du ciel et de la terre, et, Celui qui est en face de vous, vous ne l'avez pas reconnu. »²

L'authenticité d'un texte ne procède que secondairement de l'analyse philologique et de l'analyse littéraire. Comment savoir alors si ce texte détient la véritable connaissance ? Le seul critère nous est donné par la teneur du texte lui-même. S'il est centré sur la source unique et transcendante de toute existence, s'il vise à nous faire recouvrer l'Union originelle, alors il nous livre l'identité de son auteur. Mais, dans un monde où tout est remis en question, qui appréciera la vraie de la fausse gnose ? La tradition chrétienne s'étant surtout constituée à partir de la doctrine paulinienne du rachat par le sang et du salut par la foi au ressuscité, la Parole de Jésus est devenue inopérante en tant que telle ; elle n'a donc pas pu donner naissance à une véritable tradition. Par contre, d'autres grands enseignements comme ceux de l'Hindouisme et du Tch'an (Zen) ont engendré une tradition authentique. Des êtres d'exception, pleinement éveillés, unis à leur Principe, en témoignent. Or il se trouve que les paroles de Jésus rejoignent le message des Écritures orientales³. Comme ces dernières, elles révèlent

1. Mt 24.3 ; Mc 13.4 ; Lc 21.7.

2. Ts log. 91.5-7.

3. Ce thème central est traité dans l'ouvrage d'Émile GILLABERT : *Paroles de Jésus et pensée orientale*, Éd. Métanoïa, 1974.

un fond anthropologique universel; elles sont porteuses de Vie parce qu'elles ont été proférées par le Vivant issu du Vivant (log. 111.4). Afin de nous aider à comprendre le Principe de Vie, Jésus parlant du Père l'appelle le Père-le-Vivant. Or le transcripteur, qui nous rapporte les paroles de Jésus dans Thomas ne se permet aucun commentaire, aucune référence à l'Ancien Testament. Il se contente d'ajouter au mot Jésus le seul qualificatif que pouvait accepter le *Vivant* issu du *Vivant* : Jésus-le-Vivant.

Les 114 logia qui suivent ont une telle densité, une telle rigueur, une telle sobriété, une telle justesse qu'on ne peut imaginer de la part du transcripteur aucune interprétation, aucune adjonction, aucune modification. Tout laisse croire que le texte a été pris sous la dictée même du Maître, avec une totale fidélité et un respect absolu. Connaissant les faiblesses de la mémoire et les « fantaisies » de l'imagination toujours prête à colorer subjectivement l'événement, à projeter sur autrui aspirations, rêves, sentiments propres, il paraît inconcevable qu'il ait pu s'écouler le moindre temps entre la dictée et la transcription.

Quant à l'identité du disciple, elle a déjà fait l'objet d'une première étude dans le commentaire de l'Évangile selon Thomas, pp. 260 et 262, à propos du logion 13. Nous essaierons d'éclairer encore mieux son visage, lorsque nous parviendrons à ce logion. Mais, encore une fois, la véritable orientation nous est donnée par la compréhension en profondeur du véritable enseignement de Jésus qui se présente à nous comme la tunique sans couture et d'une seule pièce (Jn 19.23).

LOGION 1

1. Et il a dit :
2. celui qui trouve l'interprétation de ces paroles
3. ne goûtera pas de la mort.

On peut rapprocher ce logion de Jean (8.51-52) : « Si quelqu'un garde ma parole, ... il ne goûtera jamais de la mort. » Cependant *garder la parole* traduit une attitude statique qui s'oppose au dynamisme de celui qui en cherche activement la signification.

Les synoptiques, de leur côté, lient l'immortalité aux événements apocalyptiques : « Il en est d'ici présents qui ne goûteront pas la mort qu'ils ne voient le royaume de Dieu venu en puissance. » (Mc 9.1; voir aussi Mt 16.28 et Lc 9.27.) La parole a été déviée de son sens premier — lequel n'a rien à voir avec la mort physique — pour être orientée dans une perspective phénoménale.

Saint Paul, de son côté, semble bien avoir eu connaissance de ce logion, comme aussi sans doute du verset 5 du logion 11 : « et les *vivants ne mourront pas* »¹, car il manifeste un souci évident de passer de vie à trépas sans connaître les affres de la mort. Comme les disciples, il interprète les paroles de vie en fonction de la venue du Messie dans le ciel. Or, s'il est des vivants qui ne doivent pas mourir, saint Paul pense naturellement qu'il fera partie des privilégiés : « Voici en effet ce que nous avons à dire sur la *parole du Seigneur. Nous les vivants*², nous qui serons encore là pour l'Avènement du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui seront endormis. Car lui-même, le Seigneur, au signal donné par la voix de l'archange et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts qui sont dans le Christ ressusciteront en premier lieu; après quoi nous, les vivants, nous qui serons encore là; nous serons réunis à eux et emportés sur des nuées pour rencontrer le Seigneur dans les airs. Ainsi nous serons avec le Seigneur toujours. »³ La parole du Seigneur dont parle Paul se rapportant aux vivants qui ne mourront pas, si elle n'est rapportée que sous forme d'allusion, semble néanmoins facile à situer dans les logia de Jésus.

LOGION 2

Jésus a dit :
celui qui cherche ne doit pas
cesser de chercher,
jusqu'à ce qu'il trouve,
et, quand il trouvera,
il sera stupéfié,
et, étant stupéfié,
il sera émerveillé,
et il régnera sur le Tout.

Le meilleur témoignage que l'homme puisse donner de sa dignité est la recherche au sens où Jésus l'entend. Il en va même d'une question de vie ou de mort car celui qui cherche avec persévérance s'engage dans un processus qui le conduit à l'identification avec l'Objet de sa recherche : « Celui qui boit de ma bouche deviendra moi; moi aussi je deviendrai lui, et ce qui est caché lui sera révélé » (log. 108). Boire les paroles de Jésus, c'est boire à la source de vie, c'est s'identifier au Maître, ne plus faire qu'un avec lui.

Par contre, chercher le salut dans l'affirmation du moi, c'est aller au-devant d'une impasse : « Je les ai tous trouvés ivres... et mon âme a souffert pour les fils des hommes parce qu'ils sont aveugles dans leur cœur. » (log. 28.4-7). La prétention du moi à tout connaître, la propension à vouloir « convertir » les autres, à s'immortaliser dans ses propres œuvres n'est rien moins que l'ivresse dont parle Jésus. Elle est à l'opposé de la recherche humble et patiente de celui qui se hâte lentement dans une attente toujours en éveil. Elle engendre persécuteurs et persécutés, soldats et martyrs, saints et hérétiques. Elle promet, à ceux qui ont foi dans le Ressuscité, la rémission des fautes par le sang du Christ⁴.

Comment peut-on croire encore en un Dieu qui veut la mort de son propre Fils sur la croix, en un Dieu qui ne peut pardonner aux hommes

1. C'est nous qui soulignons.

2. *Id.*

3. 1 Th 4.15-17.

4. Ep. 1.7; Col 1.14.

et qui exige que son Fils paie pour les pécheurs et verse son sang ? Les rédacteurs des évangiles canoniques ont subi l'emprise paulinienne mais pas au point de répudier toute recherche. On y trouve un curieux mélange de Paul et de Jésus, de la croyance au sang rédempteur : « Ceci est mon corps... ceci est mon sang qui est répandu pour beaucoup en rémission des péchés. »¹ et de recherche qui est comblée : « Cherchez, et vous trouverez; frappez, et il vous sera ouvert. Car quiconque demande reçoit, et qui cherche trouve. »²

Jean, dont l'optique est souvent différente de celle des synoptiques, rejoint Thomas (log. 108) lorsqu'il dit, citant Jésus : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle. »

Mais la doctrine chrétienne fut élaborée essentiellement à partir de l'enseignement de Paul, et l'Église, qui déclare anathèmes ceux qui s'écartent de ses dogmes, a barré la route à la recherche personnelle : les théologiens ont caché les clefs de la Gnose qui est le fruit de la recherche. Non seulement ils n'ont pas trouvé l'interprétation des paroles de Jésus, mais ils ont empêché les fidèles de s'engager dans la voie libératrice. Voilà où nous en sommes après 2 000 ans de christianisme.

L'attitude juste est à la fois simple, naturelle et réaliste. Elle est à l'opposé d'une prise en charge qui bloque tout processus de maturation. Elle dépasse la compréhension intellectuelle pour embrasser l'être tout entier. Elle réalise que le moi doit être progressivement investi par le Soi, qu'il se passe en nous une bataille que nous devons perdre, que nous ne pouvons rien par nous-mêmes mais que nous devons être attentifs à Celui dont l'œuvre en nous révèle un amour infini. L'homme qui est vide de lui-même est disponible pour recevoir la Parole : il n'obéit plus aux injonctions de son mental; il sait que le divin Maître seul se charge du grand œuvre de sa libération. Mais cette prise de conscience est progressive; ce n'est que petit à petit que l'homme en recherche réalise que ses propres agissements faussent son processus libérateur, que tout effort se traduisant par une tension, une crainte, des manipulations, vont à l'encontre de l'agir divin.

Il se rend compte alors avec stupeur qu'il lâche prise, qu'il est dessaisi de ses propres affaires. Il réalise que ce n'est pas lui qui tient la barre sur la mer démontée mais que la main divine le conduit là où il doit aller. La stupeur fait place à l'émerveillement. Quelque chose de merveilleux s'accomplit. L'unité originelle est retrouvée. La goutte d'eau a rejoint

1. Mt 26.26-28; Mc 14.22-24; Lc 22.19-20; 1 Co 23.26.

2. Lc 11.9-10; Mt 7.7-8.

l'océan. Il constate : Je ne suis rien en tant que moi : je suis l'Infini en tant que Soi. Il peut dire avec Jésus : « Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi et le Tout est parvenu à moi » (log. 77.3-5). Il règne sur le tout.

Certains partisans de la doctrine du salut par le sang voudraient voir dans ce verset final : « Et il régnera sur le Tout » une idée de domination, et, s'appuyant également sur d'autres logia de l'Évangile selon Thomas, ils n'hésitent pas à dire que la cosmogonie de l'Évangile selon Thomas traduit un comportement paranoïaque. Or, chacun sait aujourd'hui que la paranoïa se caractérise par une affirmation mégalomanique et délirante du moi. Faut-il préciser que cette accusation insensée traduit justement la peur de l'écroulement d'un monde paranoïaque ? Rien n'est plus contraire à l'enseignement de Jésus que l'affirmation de l'individu. L'invitation à retrouver un esprit d'enfance (log. 4.3-7), à être passant (log. 42), à être pauvre (log. 54) sont exactement aux antipodes des préoccupations paranoïaques. D'autres redressements restent à opérer : mais à chaque jour suffit sa peine.

(à suivre)

1975 ANNÉE DE LA FEMME

Le fait que l'ONU ait proclamé que cette année serait l'année de la femme constitue un événement certes digne d'attention mais dont le côté conventionnel ne manque pas de provoquer quelques sourires amusés.

Cette initiative est cependant lourde de signification car elle consacre les efforts de la femme en vue de son émancipation. Ce qui est surprenant, c'est qu'il ait fallu attendre des millénaires pour en arriver là.

Le moment est donc venu de nous demander pourquoi le judéo-christianisme est resté fermé aux légitimes aspirations de la femme et quelles sont les conséquences de cet état de choses.

Le judaïsme, religion du Dieu mâle

Le judaïsme, comme on le sait, fut la religion exclusive du Dieu mâle. On connaît les efforts déployés par Moïse pour évacuer la Déesse-Mère. Il lui fallut une patience et une obstination peu communes pour vaincre la Grande Déesse. Le meilleur argument n'a-t-il pas consisté à identifier la femme au démon ? Moïse, depuis la sortie d'Égypte jusqu'à l'entrée en Canaan, a fait vivre ses hommes en nomades et en guerriers. Or le nomade et le guerrier sont perpétuellement en état d'alerte, et la femme, qui est l'invitation à la vie sédentaire, est la tentatrice qu'il faut répudier. Il importe donc de prévenir les hommes contre les pièges de la sexualité dont le culte est réservé à la Grande Déesse, d'où l'opposition irréductible entre les agriculteurs de Canaan et la horde nomade des Hébreux qui a finalement envahi le pays. Cependant les souvenirs d'Astarté, déesse de la fécondité, ne furent pas tous abolis. Ne faut-il pas la paix pour que la moisson arrive à son terme, pour que la vengeance permette de se réjouir ? Les fils d'Israël ne résistent pas toujours à la déesse qui a ses séductrices. Malgré l'action psychologique de Moïse, les Hébreux se laissent aller à adorer Astarté.

Mais chaque fois la punition frappe le coupable. Finalement la guerre entre agriculteurs et nomades va se terminer par la victoire de ces derniers. Le matriarcat agraire disparut petit à petit au profit du monothéisme de

Moïse. Les rites de fécondité liés aux manifestations sexuelles furent abolis. La bénédiction attachée à « ceux qui s'aimaient dans les champs » devint un péché. Ceci nous amène à une constatation qui sera lourde de conséquence pour le judéo-christianisme : seul dans l'histoire le monothéisme, lié à la geste de Moïse, fut couronné d'un succès qui dure.

Les historiens des religions sont unanimes à reconnaître le caractère unique de la religion d'Israël par la permanence dans le temps de son caractère monothéiste. Le Père R. de Vaux, o.p., dans l'ouvrage magistral qu'il a consacré à l'*Histoire ancienne d'Israël*, exprime l'opinion générale lorsqu'il écrit : « C'est une conception religieuse entièrement différente de celles que les Hébreux avaient connues en Égypte et de celles qu'ils trouveront en Canaan. L'historien des religions ne peut que constater cette extraordinaire nouveauté, le croyant y reconnaît une intervention de Dieu. »¹ Il y eut, il est vrai, les tentatives monothéistes d'Aménophis IV Akénaton en Égypte et celles de Nabonide en Mésopotamie; mais ces initiatives individuelles se soldèrent rapidement pas des échecs. La Déesse-Mère, toujours associée en Orient au Dieu du ciel, dut s'éclipser devant le Dieu d'Israël qui veut être seul à recevoir le culte de son peuple.

Le rôle de la Déesse-Mère

Bannir la Déesse-Mère, c'est briser l'unité du couple divin Ciel-Terre qu'Hésiode a évoqué (*Théogonie*, v. 126 sq. trad. P. Mazon), qu'Eschyle aussi a glorifié (*Choéphores*, v. 127-128). Le mariage du Ciel et de la Terre est l'un des leitmotivs de la mythologie universelle. Le plus souvent, le Ciel joue le rôle de divinité suprême, la Terre étant représentée comme sa compagne. Or cette compagne est le symbole même de la vie : la terre est une vaste matrice qui procrée sans cesse et produit des formes vivantes. La vie se détache des entrailles de la terre et la mort se réduit à un retour à la maison. Qui ne voit les équivalences entre la terre et la femme, entre la Mère divine et la mère, l'une et l'autre étant l'image de la fécondité? L'enfant se détache de l'utérus, comme les formes végétales de la terre. Mais l'homme, comme les plantes, retourne à la terre. Le commencement et la fin, la naissance et la mort ne sont que deux moments de la destinée universelle de la Terre-Mère.

Si la terre est vivante parce qu'elle est fertile, la femme l'est aussi pour la même raison. Étudiant les rites et les symboles célestes et terrestres, Mircea Eliade écrit : « On admet volontiers que l'agriculture a été une

1. P. 337 J. Gabalda et Cie, Éditeurs, 1971.

découverte féminine. L'homme occupé à poursuivre le gibier ou à faire paître les troupeaux était presque tout le temps absent. La femme, au contraire, aidée par son esprit d'observation limité mais aigu, avait l'occasion d'observer les phénomènes naturels de l'ensemencement et de la germination, et d'essayer de les reproduire artificiellement. D'un autre côté, par le fait qu'elle était solidaire des autres centres de fécondité cosmique — la Terre, la Lune — la femme acquérait, elle aussi, le prestige de pouvoir influencer sur la fertilité et de pouvoir la distribuer. C'est ainsi que l'on explique le rôle prépondérant joué par la femme aux débuts de l'agriculture... »¹

Les propos que tient Mircea Eliade sur le matriarcat agraire, conviennent particulièrement à la situation de la femme en pays de Canaan avant l'invasion des Hébreux. Mais Yahvé est un Dieu exclusif et jaloux.

Yahvé et les dieux de Canaan

Chez les Cananéens, El, le Père des dieux, a pour épouse la déesse Ashérah, la Mère des dieux. Elle est puissante sur le cœur d'El. Dans la tradition hébraïque, Ashérah semble avoir été identifiée à Astarté lorsque Baal supplanta El. En Égypte, Anât et Astarté fusionnèrent sous le nom habituel d'Antart. Quoi qu'il en soit, les contacts fréquents de Canaan avec l'Égypte ont amené une similitude de culte envers la Déesse-Mère.

Le mont Carmel, à l'époque d'Élie, possédait un sanctuaire où officiaient 450 prêtres de Baal et 400 prêtresses d'Astarté. On sait que les 450 prêtres de Baal furent égorgés par Élie au torrent de Qishôn (1 Rois 18.16 et s.). Celui qui nous est présenté comme un grand prophète, un homme de Dieu, est l'agent d'une tuerie abominable. Il est certes difficile de savoir comment les choses se sont passées en réalité puisque le récit dont nous disposons est destiné à montrer que Yahvé est tout-puissant et que Baal n'existe pas. Le prophète organise une sorte de compétition, dont il triomphe pour proclamer la souveraineté du Dieu d'Israël. Mais Israël avait-il le droit d'implanter un culte à Yahvé dans un sanctuaire de tradition baaliste ? Le dilemme Yahvé ou Baal était-il nécessaire ? Ces questions viennent naturellement à l'esprit tandis qu'on est amené à constater le comportement anthropomorphique de Yahvé, Dieu jaloux, vengeur, ayant droit de vie et de mort sur ses sujets, bref un Dieu à l'image de l'homme qui œuvre en faveur d'Israël.

1. *Traité de l'Histoire des religions*, p. 222. Payot, 1964.

Mais si Yahvé remporta au mont Carmel un triomphe décisif et put continuer à imposer le monothéisme à Israël, ce ne fut pas pour autant la fin du culte de la Déesse-Mère. Les lamentations d'Élie attestent que le massacre fut suivi d'une violente réaction. Plus tard, avant la captivité de Babylone, Jérémie se plaint du culte que la population voue à la Reine du Ciel pour assurer la prospérité de la terre (Jér. 7.17 et s.; 44.15 et s.). Il adresse ses suppliques non seulement aux Israélites installés en Canaan mais aussi à ceux qui sont demeurés en Égypte et qui forment déjà les juifs de la Diaspora. Le culte de la Déesse-Mère sous forme de la prostitution masculine et féminine est également dénoncé par Jérémie. Il réprimande les gens de Jérusalem qui se rendent nombreux dans la maison des prostituées sacrées dont il décrit les attraits (Jér. 4.30; 5.7.). Le prophète Amos, de son côté, vitupère contre ceux qui se réunissent pour des repas sacrificiels et boivent « le vin de ceux qu'ils condamnent » (Amos 2.7 et s.). Osée déplore les orgies (Osée 4.14 et s.), Josias « démolit la demeure des prostitués sacrés, qui était dans le Temple de Yahvé et où les femmes tissaient des voiles pour Ashérah » (2 Rois 23.7).

Comme on le voit, ce n'est pas sans mal que les prophètes tentèrent de maintenir le monothéisme. Le roi Salomon en personne succombe au charme de la déesse Astarté (1 Rois 11.5). Il avait même fait construire au sud du mont des Oliviers en face de Jérusalem des « hauts lieux » pour Astarté (2 Rois 23.13).

s conséquences d'un choix

On a dit et répété que cette lutte constante pour la souveraineté de Yahvé avait permis aux juifs de trouver leur véritable identité. Ne pourrait-on pas soutenir le contraire, à savoir que cette lutte « contre nature » révèle une tentative de fuite de l'authenticité et que l'« exemple » unique qu'offre Israël constitue une exception à une loi universelle ? Les dieux et déesses de la fécondité et de la végétation se manifestaient dans les phénomènes naturels au cours du cycle des saisons; le Dieu d'Israël se manifeste dans les événements qui se succèdent et qu'il dirige vers l'avènement messianique, vers la fin des temps, vers le Jugement dernier.

Essayons de mesurer les conséquences qu'a pu entraîner la suppression de l'un des partenaires du couple divin Ciel-Terre : la Déesse-Mère. La privation de la Déesse, dont le culte satisfaisait à certaines aspirations vitales de l'humanité, s'est traduite chez les juifs par un comportement nouveau, en relation directe avec l'irruption du Dieu de Moïse dans l'histoire; le peuple a été privé des croyances et des pratiques qui gravi-

taient autour du mystérieux processus de la fécondité, de la naissance, de la procréation, du rythme cosmique, de la soif de renouvellement et de régénération que manifeste la Terre; mais surtout il a été coupé des symboles et des rites d'accession à la Vie, au sens métaphysique du mot, le monde végétal et animal étant le symbole de la réalité invisible. Il ne s'agit pas de déifier la Nature, mais de voir en celle-ci une hiérophanie, c'est-à-dire, à la fois, une incarnation et une révélation du sacré. Un animal ou une plante ne sont pas sacrés en tant qu'animal ou en tant que plante; mais ils participent et par là introduisent à une réalité transcendante : ils signifient cette Réalité. Jésus réintroduira le symbole pour exprimer la Réalité : le Royaume est semblable à un berger, à une graine de moutarde, à une femme, à un homme, etc., etc. Le berger, la graine, la femme, l'homme signifient le Royaume, et, vus dans cette perspective, introduisent au Royaume, non pas à un Royaume à venir, événementiel, mais à un état de vie possible ici et maintenant. En somme, l'enseignement authentique de Jésus, dépouillé de commentaires orientés, a pour but essentiellement de nous soustraire au devenir historique dans lequel vivent le judaïsme et le christianisme, à nous arracher à la force centrifuge à laquelle obéit une fuite éperdue dans le temps, pour nous réinsérer dans la vie.

Au temps de Jésus, la conscience individuelle et collective de l'événement à venir était si forte qu'elle empêcha toute compréhension du message. Les dangers d'une croissance incontrôlée, liée au culte du progrès, nous font réaliser depuis peu que l'histoire peut finir demain, avec les promesses messianiques et toutes les autres, dans une catastrophe préparée par l'inconséquence des hommes. Nous sommes mieux à même aujourd'hui qu'il y a 2 000 ans de mesurer les conséquences d'un choix qui s'est traduit par le rejet de la Déesse-Mère.

Orphelins de la Mère

Jésus a voulu rétablir l'ordre cosmique en nous montrant qu'il est plus important de s'ouvrir à la vie de la Mère divine que d'engendrer : « car ma mère m'a engendré, mais n'a véritable Mère m'a donné la vie » (log. 101.7-8).

Mais, encore une fois, la folie des hommes en quête d'affirmation fut plus forte que l'invitation au retour à l'Unité originelle. Le mot folie ne semble pas trop fort ici, car, tant que nous sommes, juifs ou chrétiens, notre véritable Mère ne peut pas nous donner la vie aussi longtemps que nous la méconnaîtrons. Autrement dit, nous sommes orphelins de Mère. Les correspondances entre les plans biologique, psychique et métaphy-

sique permettent d'établir que nous sommes les victimes d'une perturbation primaire d'une gravité extrême. On sait maintenant que le tout petit enfant, privé de l'affection maternelle dans les premières semaines de la vie, ne peut pas ne pas être en puissance un psychotique. On sait également qu'avant cinq ans, la présence du couple est déterminante pour la formation de l'enfant. Sur le plan métaphysique, le processus de maturation obéit à des lois universelles dont la psychanalyse peut nous donner une idée par suite de la correspondance entre deux mondes dont l'un, correctement appréhendé, peut introduire à l'autre. Privés de l'accueil matriciel de la Mère divine, nous sommes voués à la loi toute puissante d'un Père jaloux et vengeur. Les rigueurs d'une autorité implacable ne sont pas tempérées, humanisées par la tendresse maternelle. La méconnaissance de la Mère-divine ne permet pas d'orienter vers elle le désir, qui, reconnu, et accepté, aurait été le signe de notre propre existence. Exclue du giron maternel, nous le sommes aussi de la triangulation œdipienne : père-mère-enfant, puisque le couple primordial a été brisé. Nous nous trouvons dans la situation de subir une loi cruelle sans espérer pouvoir affronter un Dieu redoutable, et, par voie de conséquence, sans être en mesure de nous en affranchir. Autrement dit, en termes de psychanalyse, nous nous trouvons dans l'impossibilité de liquider notre complexe d'Œdipe : la fuite de l'autorité, dans une indifférence et un oubli plus apparents que réels, ne résout pas le problème. La perturbation génératrice de troubles demeure dans l'inconscient. Son effet le plus tragique est de bloquer le processus de maturation sur le plan de la réalisation métaphysique. Tout semble se passer sur ce plan comme sur le plan psychique avec toutefois un décalage considérable dans le temps car l'affrontement œdipien a lieu dès l'enfance tandis que le « meurtre de Bouddha » ne peut survenir, sauf exceptions rarissimes, avant la quarantaine.

Comme on peut le voir, les conséquences de la rupture du couple primordial et de l'évacuation de la Mère divine ont des répercussions profondes non seulement sur le plan de la libération de la femme, mais aussi sur celui du comportement de l'homme dont l'affirmation intempestive et l'esprit de conquête ne sont contrebalancés ni tempérés par l'appel intérieur que nous adresse la Mère divine pour nous faire éclore à la Vie.

Le christianisme, issu du judaïsme, permet-il la relation à la Mère divine ? Quelle est la place de la femme dans l'Évangile selon Thomas ? Telles sont les questions auxquelles nous nous efforcerons de répondre dans le prochain numéro des « Cahiers », après avoir bénéficié, espérons-nous, de vos propres recherches et suggestions.

(à suivre.)

THOMAS ET LA GENÈSE DES ÉVANGILES CANONIQUES



L'ÉTUDE QUI VA SUIVRE SE PROPOS

de déterminer comment l'Évangile selon Thomas se situe dans le temps et dans l'espace par rapport aux évangiles traditionnels de Matthieu, Marc, Luc et Jean. Cependant on ne peut comparer que deux choses comparables. Or, si l'Évangile selon Thomas présente une unité de structure puisqu'il ne contient que des paroles de Jésus, par contre les évangiles canoniques se présentent comme des écrits composites comprenant des paroles attribuées à Jésus, des récits sur des épisodes de sa vie, des commentaires des rédacteurs, de nombreuses références à l'Ancien Testament, etc. Les critiques observent également qu'ils intègrent en tout ou partie des recueils de miracles de paraboles, voire même de controverses entre Jésus et les pharisiens : ces recueils sont appelés recueils pré-évangéliques. Le problème se complique si l'on considère que ces différents matériaux furent rassemblés au fil de rédactions successives qui devaient aboutir aux évangiles tels que nous les connaissons actuellement. Entreprendre la genèse des évangiles canoniques consiste donc à remonter le cours du temps afin d'essayer de déterminer les époques des différentes couches rédactionnelles ; de dégager au fur et à mesure les divers matériaux que les évangélistes utilisèrent et d'étudier leurs origines. Peut-être rassemblerons-nous assez d'éléments pour permettre aux paroles originelles de Jésus d'émerger du contexte des évangiles canoniques dans lesquels elles furent noyées. Mais tout d'abord il convient de déterminer approximativement la date à laquelle se situe leur ultime rédaction.

Une première investigation portera sur les manuscrits eux-mêmes, parchemins, ou papyrus, afin de repérer le témoin le plus ancien susceptible d'être retenu. Il conviendra ensuite de déterminer si c'est une copie éloignée ou proche de l'original, pour ne pas parler de l'original lui-même. Il restera ensuite à confronter cette date² avec celle résultant d'autres moyens d'investigations.

Les manuscrits
sur parchemin

En matière d'évangiles canoniques, les principaux **codices**³ plus ou moins complets sont tardifs. Ils sont rédigés en grec, en écriture onciale c'est-à-dire en lettres capitales d'assez grande dimension. Les codices en écriture minuscule n'apparaîtront qu'au 10^e siècle. Les quatre plus célèbres manuscrits écrits sur parchemin sont les suivants :

1. C'est-à-dire faisant partie du canon des écritures officiellement acceptées.
2. La datation se fait habituellement au moyen de la paléographie (science des écritures anciennes) et de la papyrologie (science des papyrus).
3. Du latin « codex » : tablettes de bois, par extension, registre, livre.

1. Le **Sinaïticus** ; découvert au siècle dernier au monastère du mont Sinaï, il est conservé au British Museum de Londres. Il est daté du 4^e siècle. On le classe parmi les textes du type alexandrin.
2. L'**Alexandrinus** ; il appartenait à Cyrillus Lucaris patriarche d'Alexandrie puis de Constantinople. Il est également conservé au British Museum. Il date du 5^e siècle. On pense généralement qu'il fut écrit à Alexandrie. Il manque 24 chapitres sur 28 de Matthieu et un passage de Jean.
3. Le **Vaticanus** ; il est conservé à la bibliothèque vaticane. Des évidences internes montrent qu'il fut copié en Égypte. Il est écrit sur vélin ; il remonterait au 4^e siècle.
4. L'**Ephraemi rescriptus** ; il serait venu en France avec Catherine de Médicis. C'est un palimpseste¹ qui comportait des écrits d'Éphrem de Syrie². Il date du 5^e siècle. D'après la forme des lettres et autres particularités, on pense qu'il a été écrit à Alexandrie ; les dernières corrections paraissent avoir été faites à Constantinople. Il reste 145 feuillets d'un original qui en comportait 238.

Tous ces codices contiennent en tout ou partie les autres écrits du Nouveau Testament et de l'Ancien Testament en grec.

En dehors des manuscrits grecs, il convient de signaler deux anciennes versions syriaques des évangiles, l'une dite curetonienne découverte en 1847 par William Cureton en Égypte dans un monastère du désert de Nitrie, au sud-est d'Alexandrie ; l'autre, dite sinaïtique, est un palimpseste découvert en 1892 au mont Sinaï. On date ces manuscrits du 5^e siècle ; ils sont loin d'être complets.

Il existe aussi des versions anciennes des évangiles en latin (*vetus latina*). Certains codices sont datés du 4^e et du 5^e siècle. Traduits du grec, ils sont d'un intérêt limité. On trouve également, toujours traduits du grec, d'autres anciens manuscrits dans les dialectes coptes de Haute-Égypte (sahidique), de Moyenne-Égypte (subachmimique) et de Basse-Égypte (bohairique), des versions arménienne, géorgienne, éthiopienne, etc...

Les familles de manuscrits

Les textes des manuscrits grecs et ceux qui en dépendent présentent de nombreuses variantes qui ont amené les spécialistes à les grouper par famille. On distingue :

— Le texte alexandrin représenté en particulier par les codices Sinaïticus, Vaticanus et Ephraemi rescriptus. Wescott et Hort qui révisèrent en 1881 le texte grec de base ou texte reçu le considèrent aussi proche que possible de l'autographe original. A leurs yeux ce texte ne contient aucune des déviations qu'ils notèrent dans les autres groupes de manuscrits. Les traductions en langues modernes des évangiles s'appuient sur le texte grec de Wescott et Hort ainsi que sur celui du théologien allemand Eberhard Nestle (1880).

— Le texte césaréen, du nom de la ville de Césarée en Palestine, est représenté par deux onciaux du 5^e et du 9^e siècle, le Freerianus conservé au Smithsonian Institut de Washington et le Koridethi conservé au musée de Tbilissi et par une vingtaine de manuscrits en écriture minuscule. Ce texte fut employé par l'évêque de Jérusalem au milieu du 4^e siècle et on le retrouve dans certaines citations d'Origène. Il a également servi de base aux anciennes versions arménienne et géorgienne. Par ailleurs, les célèbres papyri Chester Beatty découverts en 1931 appartiennent à ce groupe.

1. Un palimpseste est un manuscrit dont la première écriture a été grattée pour faire place à une seconde.

2. Père de l'Église syriaque (306-373).

On les date du 3^e siècle environ. Ils sont conservés à la bibliothèque A. Chester Beatty de Dublin à l'exception d'un fragment qui se trouve à la bibliothèque nationale de Vienne. Ils contiennent en particulier de nombreux passages des quatre évangiles, des épîtres de Paul et de l'Apocalypse. C'est la plus importante collection de codices sur papyrus découverte à ce jour. Cette découverte permet de constater que parallèlement au texte alexandrin, le texte césarien était également courant en Égypte au début du 3^e siècle.

— Le texte antiochien du nom de la ville d'Antioche, ancienne capitale de l'Empire séleucide, aujourd'hui Antakya en Turquie. Les critiques ont voulu distinguer un texte antiochien ou plutôt vieil antiochien auquel appartiendraient les deux anciennes versions syriaques retrouvées en Égypte. Mais le texte grec dont ces deux versions syriaques seraient la traduction, n'a pas été découvert à ce jour. Ceux-ci se rapprochent du groupe suivant.

— Le texte occidental ; l'expansion du christianisme en Occident lui assura une large diffusion. Il est représenté par différents manuscrits grecs dont le principal est le codex D, encore appelé codex Cantabrigiensis ou Bezae parce qu'il fut présenté par Beza en 1851 à la bibliothèque de l'université de Cambridge ; il provenait du monastère Saint-Irénée de Lyon. Il contient les évangiles et les actes accompagnés d'une version latine. On considère généralement que le codex Bezae dévie plus qu'aucun autre des manuscrits qui font autorité, c'est-à-dire le texte alexandrin. Il est étroitement et singulièrement lié à l'ancienne version latine (*vetus latina*), à tel point que des critiques ont supposé qu'il avait été altéré par le latin dont il adopte des formes et des constructions. On a observé dans ce dernier cas qu'il s'accorde particulièrement avec le codex latin Palatinus Vindobonensis (début du 5^e siècle), conservé au musée national de Trente. On pense que le codex Bezae a dû être rédigé en France et qu'il date du 6^e siècle. Outre les codices grecs, le texte occidental est représenté par l'ancienne version latine et par les citations d'une grande variété d'écrivains ecclésiastiques. Citons les Pères africains : Tertullien (v. 155-v. 220), Cyprien (v. 200-258), Augustin (354-430), dont les noms furent liés à Carthage, Irénée (v. 140-v. 202), et, aussi surprenant que cela paraisse, Clément d'Alexandrie (v. 150-v. 214). On a trouvé également, autant que les manuscrits permettaient d'en juger, que la version copte sahidique comportait des lectures du texte occidental, alors que la version bohairique plus tardive était purement alexandrine. Des auteurs modernes ont avancé que le texte occidental serait le plus près de la source. Ils font valoir qu'il apparaît dans des citations patristiques plus tôt que le texte alexandrin et que les évangiles et les actes de cette famille de manuscrits contiennent plus de constructions araméennes que les autres textes.

On considère que le trait principal du texte occidental est sa tendance à l'amplification.

Les papyrus

On dispose également de documents plus anciens que les onciaux grecs sur parchemins. Ce sont des fragments de papyrus retrouvés en Égypte à l'occasion de fouilles effectuées au cours des deux derniers siècles. Ils sont au nombre d'une trentaine. La plupart ne contiennent que quelques versets. Outre les codices Chester Beatty signalés précédemment, les plus importants sont ceux acquis après 1956 par la bibliothèque Bodmer de Genève. Ils se trouvent actuellement à Cologne/Genf, sauf un fragment qui est à Dublin. Le codex Bodmer II contient différents passages de Jean jusqu'au verset 21.9. On le date de l'an 200 environ. Les Bodmers XIV-XV

contiennent des passages de Jean et de Luc respectivement jusqu'aux versets 15,8 et 22,4. On les date du début du 3^e siècle. Mais le papyrus le plus célèbre, parce que le plus ancien qui corresponde à un passage des évangiles canoniques, est le papyrus Rylands conservé à la bibliothèque John Rylands de Manchester. C'est un petit fragment qui permet cependant de reconstituer Jn 18,31-34, 37-38. Ces passages correspondent au début de l'entretien de Jésus avec Pilate du moins tel que rapporté par l'Évangile de Jean. On le date vers l'an 150.

Cependant le papyrus le plus ancien ayant un rapport avec les évangiles canoniques est le papyrus Egerton 2 publié à Londres en 1935 sous le titre « Fragments of an Unknown Gospel » (éd. Bell-Skeaf). On le date de la première moitié du second siècle. Aux dires des commentateurs, le texte fondamental du papyrus apparaît plus archaïque que celui des synoptiques.

Quant au codex II de la bibliothèque de Nag-Hammadi découvert vers 1945 en Haute-Égypte et qui contient l'Évangile copte selon Thomas, la paléographie et la papyrologie le datent entre 340 et 350. Pour ce qui est des trois fragments du texte grec de l'Évangile selon Thomas découverts à Oxyrhynque, ville hellénique de Moyenne-Égypte, et publiés en 1897 et 1904 par Grenfell et Hunt, ces derniers leur assignent respectivement des dates qui, précisent-ils, ne peuvent dépasser 200, 250 et 300.

Quelques constatations

Au stade actuel de notre étude, nous pouvons constater :

— Qu'il faille chercher en Égypte la source des textes les plus primitifs des Évangiles (alexandrin et césaréen) et peut-être même du texte occidental (cf. Clément d'Alexandrie). Nous verrons ultérieurement comment ce texte a pu s'amplifier et s'aramaïser dès le départ avant d'atteindre le monde romain.

— que tous les papyrus retrouvés depuis deux siècles proviennent d'Égypte.

— qu'il faille écarter la thèse, depuis la découverte des manuscrits de la mer Morte (parchemin et papyrus) selon laquelle le sol et le climat égyptiens seraient plus favorables qu'ailleurs à la conservation des documents.

— que, parmi la trentaine de papyrus retrouvés contenant des passages d'au moins deux chapitres d'un évangile, l'un doit être statistiquement très proche de l'autographe originel, si ce n'est l'autographe lui-même.

— que le témoignage du papyrus Rylands (150) n'est pas probant car l'épisode qui y est relaté a pu n'être inclus qu'ultérieurement dans le texte complet de Jean.

— que le témoin le plus ancien de cet évangile remonte à l'an 200 environ (Bodmer II).

— que les témoins les plus anciens des trois autres évangiles datent du début du 3^e siècle (Bodmers XIV-XV et peut-être Chester Beatty).

— que le papyrus le plus ancien (Egerton II) date de la première moitié du 2^e siècle et qu'il est déjà considéré comme archaïque par rapport aux synoptiques.

Des remarques précédentes il ressort que les quatre évangiles furent composés en Égypte et qu'ils le furent au plus tôt dans la 2^e moitié du 2^e siècle si l'on ne s'en tient qu'à des considérations techniques. Cependant celles-ci n'ont qu'une valeur de présomption et non de preuve. En effet, elles s'appuient sur des sciences — paléographie, papyrologie, archéologie principalement — toujours sujettes à erreur bien que les auteurs d'une découverte et les savants qui l'étudient, et qui sont souvent les

mêmes, aient tendance à reculer la date d'un document à la limite du possible afin de mieux mettre en évidence la valeur de celui-ci. On pourra également toujours supposer que ce sont les copies tardives qui furent les mieux dissimulées et les mieux protégées tandis que les documents proches de la source ne bénéficièrent pas des mêmes soins.

Afin de cerner de plus près la date des documents primitifs, il convient de recourir maintenant à une méthode qui permet de recouper ou d'infirmar ces premières présomptions. Cette méthode consiste à étudier les citations de textes faites par les premiers écrivains ecclésiastiques.

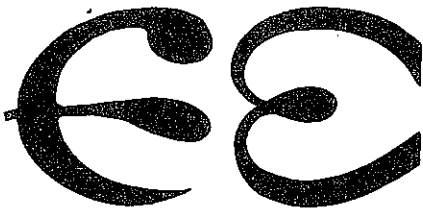
(à suivre)

BIBLIOGRAPHIE

- « The Book and the Parchments », FF Bruce, Pickering & Inglis Ltd, Londres 1963.
- « The Greek Testament », Henry Alford, Moody Press 1958, Chicago.
- « Synopsis Quattuor Evangeliorum », Württembergische Bibelfanstalt, Stuttgart, Édition Septima.
- « Synopse des quatre évangiles », tomes I et II, P. Benoit et M. E. Boismard (Éditions du Cerf) 1965 et 1972.

L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LA VERSION COPTE ET LA VERSION GRECQUE



« L'Évangile selon Thomas » présente pour une vingtaine de logia un texte grec mis en parallèle avec les paroles de Jésus retrouvées à Nag-Hammadi. Comment situer ce texte, quelle importance revêt-il, quel intérêt présente-t-il sur le plan historique, tel est l'objet de cette étude qui se poursuivra, parallèlement à l'étude des logia coptes, chaque fois qu'il pourra être fait état de leur correspondant grec.

En 1897 et en 1904 B. P. Grenfell et A. S. Hunt publièrent trois fragments de papyrus découverts à Oxyrhynque, ancienne ville hellénique de Moyenne-Égypte. Ils les nommèrent : P. Oxyr. 654, P. Oxyr. I et P. Oxyr. 655. Ils étaient écrits en caractère oncial grec. On s'aperçut plus tard qu'ils correspondaient respectivement au début de l'Évangile selon Thomas jusqu'aux premiers mots du logion 7, aux logia 26 à 33 et 36 à 39.

La plupart de ces textes sont très mutilés. P. Oxyr. 654. se présente comme un fragment de papyrus (224 x 78 mm). Il comporte 42 lignes incomplètes (98 mots entiers sur 149) écrites au verso d'un inventaire de terres. P. Oxyr. I est un feuillet de codex en papyrus (150 x 97 mm). Il comporte 42 lignes mutilées ou partiellement effacées (135 mots entiers sur 151). P. Oxyr. 655 rassemble huit fragments d'un rouleau sur papyrus dont le plus grand mesure 82 x 83 mm et porte 6 lignes mutilées et 11 lignes complètes d'une colonne, avec en outre le début de 10 lignes de la colonne suivante (43 mots entiers sur 89).

Dès leur publication ces paroles suscitèrent une vaste « littérature » dans les revues spécialisées mais aucun érudit ne parvint à les situer à l'exception du savant hollandais J. A. H. Michelsen¹ dont la communication passa inaperçue. Quant aux reconstitutions, elles restaient très hypothétiques.

La découverte de l'Évangile complet devait faire rebondir l'intérêt pour ces fragments. Elle permet d'abord de confirmer la thèse de J. A. H. Michelsen, à savoir leur appartenance à trois témoins en grec de l'Évangile selon Thomas. Elle permit aussi de reconstituer ces quelques paroles plus ou moins mutilées avec un maximum de sûreté. Ce fut principalement l'œuvre de J. A. Fitzmyer s.j., professeur au Collège de Woodstock et à l'Université John Hopkins². Cette reconstitution fit notamment apparaître que les tentatives du début du siècle se soldaient définitivement par un échec³.

1. J. A. H. Michelsen, « Uittreksels uit het Evangelie volgens Thomas », dans « Teyler's Theologisch Tijdschrift », 7 (1909), p. 214-233.

2. J. A. Fitzmyer, « The Oxyrhynchus logoi of Jesus and the Coptic Gospel according to Thomas », dans « Theological Studies » (Woodstock, Md, USA), vol. XX, fasc. 4 (décembre 1959), p. 505-560.

3. Cf. « L'Évangile selon Thomas », p. 252-253.

Cependant le texte de base des quatre évangiles étant en grec, il allait de soi pour la critique que le copte ne pouvait être que la traduction tardive d'un évangile complet en grec qu'attestaient les fragments retrouvés. Supposer l'inverse, c'était faire remonter le texte copte avant l'an 200 date retenue pour le plus ancien fragment des Papyrus d'Oxyrhynque. C'était donc prétendre que l'Évangile selon Thomas représentait peut-être le plus ancien document littéraire copte. C'était aussi reposer sous un jour nouveau le problème de la langue originelle de l'Évangile que d'aucuns veulent voir araméenne, d'autres hébraïque, et la plupart grecque, ces derniers reconnaissant cependant chez Matthieu un fort substrat sémitique. C'était encore examiner sous un jour nouveau cette parole de Papias († en 163), citée par Eusèbe dans son « Histoire ecclésiastique » (III. 39.15) : « Papias écrit : Mais Matthieu reproduisit en conséquence en langue hébraïque les logia que chacun interprétait comme il pouvait. » C'était enfin donner un éclairage inattendu sur la vie inconnue de Jésus, sa fuite en Égypte, et les innombrables récits légendaires sur son enfance égyptienne rapportés par des évangiles de l'enfance et la traduction orale musulmane.

De son côté le professeur G. Garitte, dans la revue le « Muséon » LXXIII 1.2 Louvain 1960, démontrait que les flottements entre le grec des P. Oxyr. et le copte de l'Évangile retrouvé à Nag-Hammadi ne pouvait s'expliquer que par le passage du copte au grec. Il prenait cependant soin de préciser que ceci ne signifiait pas nécessairement que l'Évangile selon Thomas était une composition originale copte.

Quoi qu'il en soit, s'il était définitivement prouvé que les trois témoins du texte grec sont une traduction du copte, il y aurait de fortes présomptions, en ne s'en tenant qu'au seul domaine de la philologie, en faveur d'un original copte. L'importance de la question n'a d'ailleurs pas échappé par la suite à la critique puisqu'un sémitisant, A. Guillaumont¹, devait contester le travail de G. Garitte. Ceci soulagea grandement l'ensemble des commentateurs qui ne se donnèrent même pas la peine de faire une sérieuse étude comparative des arguments avancés par chacun. L'un des plus célèbres d'entre eux n'hésitait pas à écrire ultérieurement, sans autre forme de procès, que l'essai de G. Garitte était voué à l'échec².

Aussi nous nous attacherons, chaque fois que le texte copte peut être comparé aux P. Oxyr., à faire le point sur cette question.

Dans ce numéro, nous commencerons donc par l'incipit et les deux premiers logia.

INCIPIIT

1 Voici les paroles cachées 2 que Jésus-le-Vivant a dites 3 et qu'a transcrites Didyme Judas-Thomas :

Trad. du copte	Trad. du grec
1 Voici les paroles cachées	1 Voici les paroles [cachées
2 que Jésus-le-Vivant a dites	2 que] Jésus-le-[Vi]vant a dites
3 et qu'a transcrites Didyme	3 e[^t qu'a transcrites
Judas-Thomas :	Judas qui] (est) aussi (appelé) Thomas :
	P. Oxyr. 654 inc. a

P. Oxyr. 654 inc. a : Οὗτοι οἱ λόγοι οἱ [ἀπόκρυφους ἐλά]λησεν Ἰη(σοῦ)ς ὁ ζῶν καὶ ἔγραψεν Ἰουδας ὁ] καὶ Θωμᾶς < >

1. A. Guillaumont, « Les logia d'Oxyrhynque sont-ils traduits du copte ? », « Muséon », 1960, pp. 325-333.

2. J. Jérémias, « Les paroles inconnues de Jésus », Les Éditions du Cerf, 1970, p. 14.

— Le copte emploie le terme **ⲙⲗⲁⲗⲉ** qui signifie parole, mot tandis que le grec emploie **λόγος** qui signifie également parole ou le Verbe dans son sens johannique. Dans le cas d'une traduction du grec en copte, ce dernier aurait vraisemblablement emprunté au grec le terme **λόγος** comme il le fait d'ailleurs au log. 79.

Il convient de signaler d'autre part que le terme **λόγια** qui se présente comme une forme irrégulière latinisée du pluriel **λόγοι** ne semble faire son apparition qu'avec le propos de Papias rapporté précédemment. Dans cette hypothèse l'emploi de **λόγοι** attesterait l'archaïsme de la version grecque de l'Évangile selon Thomas et a fortiori de la version copte si tant est que celle-ci précède celle-là.

— Le copte **ⲥⲁⲛⲁⲓ** caché, recouvert, et le grec **ἀπόκρυφος** apocryphe se correspondent. **ἀποκρυφος** est employé trois fois dans le Nouveau Testament :

Mc 4.22
Car il n'y a rien de caché **κρυπτός**
sinon pour qu'il se découvre
ni n'est devenu recouvert **ἀπόκρυφος**

sinon pour qu'il vienne à être
découvert.

Lc 8.17
Car il n'y a rien de caché **κρυπτός**
qui ne devienne découvert
ni de recouvert **ἀπόκρυφος**
qui ne sera connu **γνώσκω** (**γνώσις**)
et ne vienne à être découvert.

Col. 2.3 : dans (le Mystère de Dieu) se trouvent, cachés, **ἀπόκρυφος** tous les trésors de la sagesse et de la connaissance (**γνώσις**).
Marc, Luc et Paul confirment le sens à donner à « caché » (apocryphe = recouvert). De plus les deux derniers associent « caché » à gnose (connaissance). A noter que par un complet retournement ce qui est recouvert (apocryphe) est devenu synonyme de falsification.

Les paroles « cachées » sont des paroles dont la signification profonde est recouverte par l'image employée ; mais réciproquement la connaissance de l'image en dévoile la signification (cf. log. 5). Paraboles, métaphores, allégories, etc., sont des paroles cachées (apocryphes).

Dans le sens étymologique du terme l'Évangile selon Thomas est un évangile apocryphe ; au sens moderne, la plus grande partie des canoniques est apocryphe.

— Didyme Judas-Thomas : la seule partie lisible de la fin de l'Incipit (a) du P. Oxyr. est : ...] **καὶ Θωμᾶς** <ς> : ... et Thomas.

Dans « l'Évangile selon Thomas », nous avons reconstitué : Judas et Thomas. En fait il semble préférable de reconstituer : [...**Ιούδας ὁ**] **καὶ Θωμᾶς** <ς> Judas (qui est) aussi (appelé) Thomas (cf. Fitzmyer). On trouve la même construction à Act. 13.9 :

Σαῦλος ὁ καὶ Παῦλος : Saul celui (qui est) aussi (appelé) Paul.

Ιούδας ὁ καὶ Θωμᾶς apparaît aussi plusieurs fois dans le récit légendaire apocryphe (au sens moderne du mot) des actes de Thomas. On ne trouve pas pour l'instant la raison d'être du datif : **Θωμᾶ**. A noter que **δίδυμος** (jumeau) ne semble pas devoir apparaître dans le grec. Notons aussi que **T'ômâ** signifie jumeau en araméen.

Nous tâcherons de cerner le visage de Judas-Thomas à l'occasion du commentaire du log. 13.

LOGION 1

1 Et il a dit : 2 celui qui trouve l'interprétation de ces paroles 3 ne goûtera pas de la mort.

Trad. du copte	Trad. du grec
1 et il a dit :	1 et il dit :
2 celui qui trouve l'interprétation de ces paroles	2 [celui qui trouvera l'interpréta]tion de ces paroles
3 ne goûtera pas de la mort.	3 ne goûtera pas [de la mort.]
	P. Oxyr. 654 inc. b

P. Oxyr. 654 inc. b : και ειπεν· [ὅστις ἂν τὴν ἐρμηνείαν τῶν λόγων τούτων εὕρισκῃ, θανάτου] οὐ μὴ γεύσῃται

Jn 8.51-52 : 51 En vérité, en vérité, je vous le dis : si quelqu'un garde ma parole... 52... il ne goûtera jamais de la mort.

Le terme *ἐρμηνεία* apparaît dans le copte et le grec. Il a donné le terme herméneutique. On lui donne habituellement la définition suivante : science de l'interprétation des écritures anciennes. L'entendement de l'Évangile selon Thomas est fondé sur l'herméneutique, c'est-à-dire, au sens le plus profond du terme, sur l'intuition intellectuelle ; celle du christianisme sur la « théologie », c'est-à-dire sur une approche intellectuelle des choses de Dieu. Le terme *ἐρμηνεία* n'apparaît pas dans les évangiles canoniques. Il est cependant employé par Paul en deux occasions.

1 Co 12.10 : ... A un autre les diversités de langues, à tel autre l'interprétation des langues.

1 Co 14.26 : Que conclure, frères ? Lorsque vous vous assemblez, chacun peut avoir... une interprétation.

Il y a lieu de penser par ailleurs que les logia dont parle Papias étaient précisément ceux de l'Évangile selon Thomas : « Mais Matthieu reproduisit en conséquence en langue hébraïque les logia que chacun **interprétait** (ἐρμηνεύω) comme il pouvait »¹.

LOGION 2

1 Jésus a dit : 2 celui qui cherche ne doit pas cesser de chercher, 3 jusqu'à ce qu'il trouve, 4 et, quand il trouvera, 5 il sera stupéfié, 6 et, étant stupéfié, 7 il sera émerveillé, 8 et il régnera sur le Tout.

1. Ματθαίος μὲν οὖν ἑβραϊδὶ διαλέκτῳ τὰ λόγια συνετάξατο· ἡρμήνευσε δ' αὐτὰ ὡς ἐδύνατο (οὐ ἦν δυνατός) ἕκαστος.

Trad. du copte	Trad. du grec	Trad. du grec
1 Jésus a dit :	1 [Jésus dit :]	
2 celui qui cherche ne doit pas cesser de chercher,	2 celui qui cher[che] qu'il ne cesse pas de chercher	celui qui cherche ne cessera pas
3 jusqu'à ce qu'il trouve,	3 [jusqu'à ce qu'il] trouve,	jusqu'à ce qu'il trouve ;
4 et, quand il trouvera,	4 et, quand il trouvera	mais ayant trouvé,
5 il sera stupéfié,	[5 il sera stupéfié	il sera stupéfié ;
6 et, étant stupéfié,	6 et, étant] stupéfié	mais étant stupéfié
7 il sera [—] émerveillé		
8 et il régnera	7 il régnera	il régnera
sur le Tout	8 et [ayant régné	et ayant régné
	9 il se] reposera	il se reposera
	P. Oxyr. 654 n° 1	Clém. Alex., Strom. V.14.- 96 (3)

Clém. Alex. Strom. II. 9. 45 (5) : Il est aussi écrit dans l'évangile selon les Hébreux : celui qui s'est émerveillé régnera et celui qui a régné se reposera. *Ἦι κἀν τῷ καθ' Ἑβραίου εὐαγγελίῳ « ὁ θαυμάσας βασιλεύσει <γέγραπται.> καὶ ὁ βασιλεύσας ἀναπαύσεται ».

P. Oxyr. 654 n° 1. : [Λέγει Ἰη(σοῦ)ς:] μὴ παυσάσθω ὁ ζητῶν τοῦ ζητεῖν ἕως ἄν εὕρῃ, καὶ ὅταν εὕρῃ, [θαμβηθήσεται καὶ θαμ]βηθεὶς βασιλεύσῃ κα[ὶ βασιλεύσας ἐναπαύ]ῃσεται.

Clém. Alex., Strom. V. 14. 96 (3) : « οὐ παύσεται ὁ ζητῶν, ἕως ἄν εὕρῃ· εὕρων δὲ θαμβῆθῆσεται, θαμβηθεὶς δὲ βασιλεύσει, βασιλεύσας δὲ ἐπαναπαύσεται. »

v. 2-3

Mt. 7.7-11	Lc 11.9-13
7 Demandez, et il vous sera donné ; cherchez et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert.	Et moi je vous dis : 9 Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert.
8 Car quiconque demande reçoit, et qui cherche, trouve,	10 Car quiconque demande reçoit, et qui cherche trouve,

Nous nous trouvons en présence de deux textes grecs à placer en // avec le texte copte : celui du P. Oxyr. et celui de Clément d'Alexandrie qui de plus présente deux variantes vers la fin du logion¹.

On a soutenu que le texte copte se plaçait entre Clément et le P. Oxyr. On a soutenu également qu'il était difficile d'admettre cet ordre de passage des uns aux

1. L'une des variantes est attribuée à un Évangile selon les Hébreux ; il y a tout lieu de penser qu'il s'agit, en partie du moins, des logia traduits par Papias en langue hébraïque.

autres en faisant valoir en particulier que les derniers versets des textes grecs étaient semblables alors que ceux du texte copte étaient différents. On a également fait remarquer qu'il convenait de ne pas trop s'attarder aux deux variantes de Clément qui flottent entre le copte (s'émerveiller, Strom II. 9.45) et le grec. Aussi, pour notre part, nous nous en tiendrons à une comparaison approfondie du texte copte et du texte du P. Oxyr.

verset 1 : Au sujet de la différence du temps entre le copte et le grec pour l'ensemble des logia : « Jésus a dit » et « Jésus dit » on peut avancer que le grec a traduit littéralement le copte π ε δ ε - π ε λ α qui a la forme du présent mais qui s'emploie d'habitude pour le passé. Par ailleurs l'emploi de Ιησοῦς dans le texte grec sans l'article δ paraît indiquer également une traduction littérale du copte qui n'emploie pas l'article. L'exception signalée à Jn 13.31 n'est pas probante.

verset 2 : au sujet de l'antériorité du copte cf. « l'Évangile selon Thomas », p. 250.

verset 3-5 : les expressions sont identiques.

verset 6 : La construction verbale du copte est la même qu'au verset 4 mais la conjonction « quand » n'ayant pas été reprise, la proposition prend la forme du conditionnel. Pour tenir compte de cette omission nous n'avons pas traduit par « quand il est stupéfié » (ou « quand il sera stupéfié ») mais nous avons adopté le participe présent qui dans le contexte rend compte à la fois de l'ellipse du quand et du mode conditionnel. Le P. Oxyr. ayant également la forme du participe présent, rien n'indique que l'un des deux textes soit plus spécialement la traduction de l'autre.

verset 7.8 et verset 7.9 : La différence entre le copte et le P. Oxyr. tient au sens du texte lui-même. Nous avons indiqué dans l'Évangile selon Thomas que le grec avait pu être influencé par la paronymie entre παύομαι (moy.) et ἀναπαύομαι (moy.). On peut rajouter également ici que le grec a pu infléchir l'expression ἀνα πάντα correspondant à « sur le Tout » du texte copte en ἀναπαύσεται. Pour notre part nous n'attachons à ces arguments d'ordre philologique qu'une valeur relative. Nous considérons plutôt que la suppression de l'émerveillement dans le P. Oxyr. rompt la gradation du texte (cf. log. 29) et par ailleurs que la fin du texte copte où il est question de « régner » forme un pont naturel avec le logion suivant où il va être question de Royaume.

Enfin J. A. Fitzmyer signale la forme du grec βασιλεύση (il régnera) à la place de βασιλεύσει et ajoute : « A l'époque où le papyrus fut écrit η, ει, ι, υ, étaient prononcés de la même façon en égyptien grec ». Il cite d'autres exemples de ces imprécisions dans les P. Oxyr. Par contre les termes du texte copte repris du grec ne paraissent pas présenter ces défauts. Par ailleurs J. A. Fitzmyer signale également ἀναπαύσεται forme vulgaire de ἀναπαύομαι. Nous avons rétabli le υ à la place du η dans l'Évangile selon Thomas pour souligner la paronymie entre παύομαι et ἀναπαύομαι (moy.).

(à suivre)

L'ÉVANGILE SELON THOMAS

REVUE DE PRESSE

L'ÉDITION DE *L'ÉVANGILE SELON THOMAS* remet en question des études antérieures qui ont minimisé l'importance de la découverte du précieux document. Dans l'ensemble, ces études tendaient à noyer le gros poisson avec les petits : ce qui évitait de se pencher à nouveau sur la genèse même du christianisme.

La presse est quelque peu embarrassée pour rendre compte de l'ouvrage par suite des problèmes fondamentaux qu'il soulève.

Le Monde
Henri Fesquet
27 décembre 1974

Le Monde, en date du 27 décembre 1974, sous la plume d'Henri Fesquet, a fait un historique de l'Évangile selon Thomas depuis sa découverte en 1945. Il précise qu'on a de bonnes raisons de penser que cet Évangile est antérieur aux canoniques.

Paris-Match
Robert Serrou
11 janvier 1975

Robert Serrou dans *Paris-Match* du 11 janvier 1975 publie un article très important et bien documenté sur l'Évangile selon Thomas où il donne de solides arguments en faveur de l'antériorité de Thomas sur les canoniques. Il fait ressortir la correspondance que nous avons signalée entre l'enseignement de Jésus tel qu'il ressort de Thomas et les grands enseignements orientaux. Il termine par cette question : « Et si le visage de Jésus selon Thomas était le vrai ? »

La Croix
Jean Potin
24 janvier 1975

Dans *La Croix* du 24 janvier 1975, le Père Jean Potin consacre un article qui reflète le souci de ne pas amoindrir la portée du document. Il écrit entre autres : « Cent ans après la mort de Jésus, ... l'Évangile était

aussi annoncé en Haute-Égypte et ceci dans la langue populaire du pays, le copte », et il ajoute : « Sa découverte présente un grand intérêt pour connaître l'histoire de la constitution des Évangiles et la foi des communautés chrétiennes gnostiques. »

Le Dauphiné libéré
Jean Durand
30-31 janvier 1975

M. Jean Durand, dans deux numéros consécutifs du *Dauphiné libéré*, les 30 et 31 janvier 1975, a présenté, avec une conscience qui honore le journalisme, non seulement notre édition de l'Évangile selon Thomas, mais l'ensemble de nos travaux, en faisant ressortir le sens de notre recherche.

Le Républicain Lorrain
Mgr Schmitt
Père Schwenck
11 janvier 1975

Le Républicain Lorrain a publié en date du 11 janvier 1975 des considérations de Mgr Schmitt et du Père Schwenck sur l'Évangile selon Thomas à la suite de l'article de *Paris-Match* et, semble-t-il, sans avoir eu en mains notre livre. Les critiques sont d'une insigne pauvreté et révèlent un esprit sectaire qui est vraiment à déplorer chez beaucoup d'exégètes catholiques. Nous avons du reste demandé et obtenu le droit de réponse afin que les lecteurs puissent se faire une opinion fondée.

La Libre Belgique
Père J.-M. Sevrin
21 janvier 1975

La difficulté d'obtenir une contradiction qui dépasse le niveau de la basse polémique et le sectarisme religieux se révèle lorsqu'il s'agit d'un document comme celui de Thomas. En effet, il y a de par le monde seulement quelques spécialistes du copte ancien. Certains, comme Garitte, professeur à l'Université de Louvain, ont le louable souci de rester dans les limites de leur science et se refusent de porter un jugement sur le fond. D'autres, qui se départissent de toute rigueur scientifique, se laissent aller à des propos aussi passionnés que tendancieux. C'est le cas notamment du Père Jean-Marie Sevrin que le journal *La Libre Belgique* du 21 janvier 1975 présente comme théologien et orientaliste, spécialiste du copte à la Faculté de Théologie de l'Université catholique de Louvain et qui participe aux activités du Fonds National de la Recherche Scientifique. Après une présentation aussi honorifique, on pouvait s'attendre à une

critique pertinente. Il nous fallut déchanter, l'autorité en question n'avait visiblement pas eu en main notre ouvrage. Il traite littéralement par le mépris à la fois les 114 logia de Jésus et notre appareil critique qu'il n'a pas lu. Mais il lui suffit qu'un spécialiste ne soit pas un savant patenté et diplômé pour rejeter avec dédain son œuvre avant d'en avoir pris connaissance.

L'ÉVANGILE SELON
THOMAS EST-IL
GNOSTIQUE ?

Quant au texte lui-même, il le considère comme une émanation de sectes gnostiques. Bref les logia n'offrent un intérêt, à ses yeux, que dans la mesure où ils s'apparentent aux textes correspondants des canoniques. Oubliant que dans l'Église, il y eut une gnose chrétienne, il caractérise ainsi cette « sorte de religion » : « Pour les gnostiques, le monde matériel est mauvais et tient captives des étincelles de lumière issues du monde supérieur : ce sont les esprits des élus. Le salut, apporté par un sauveur venu d'en-haut, est purement intellectuel : c'est une connaissance secrète, ou gnose, grâce à laquelle l'esprit se dégage de la matière mauvaise et remonte vers son lieu d'origine... » Inutile de dire que la grande gnose ne peut s'inscrire dans un cadre aussi étriqué. Par ailleurs, plusieurs logia de l'Évangile selon Thomas s'inscrivent carrément en faux contre ce dualisme outrancier (log. 5 ; 22 ; 29 ; 106...). Quant au salut purement intellectuel apporté par un sauveur venu d'en-haut, est-il besoin de dire qu'il est en contradiction absolue avec cette notion centrale de Royaume intérieur si manifeste dans Thomas, offert ici et maintenant (log. 3 ; 113...). Nous avons aussitôt demandé et obtenu le droit de réponse (*Libre Belgique* du 31 janvier 1975). Notre savant polémiste a eu entre-temps le loisir de se procurer le livre. Dans sa réponse-à-la réponse, il change de ton, cherche à noyer le poisson, donne une sélection de commentaires déjà parus, laisse croire au passage que nous ne citons qu'un commentateur, etc.

Mais il cherche à justifier ses propos antérieurs contre le gnosticisme et n'hésite pas à affirmer que comme tel il n'est pas chrétien. Ce faisant, il ne tient pas compte qu'au début du christianisme il se constitua une gnose dont les principaux représentants furent les deux grands docteurs alexandrins du III^e siècle, Clément d'Alexandrie et Origène. Le Père Jean *Potin* nous paraît aux antipodes du Père Sevrin lorsqu'il écrit à propos de notre livre dans *La Croix* du 24 janvier 1975 : « La découverte de l'Évangile selon Thomas présente un grand intérêt pour connaître l'histoire de la constitution des Évangiles et la foi des communautés chrétiennes gnostiques. »

Dans notre ouvrage, nous avons consacré plusieurs pages à préciser ce qu'il fallait entendre par *gnose*. Nous en reproduisons ici quelques extraits :

« Lorsqu'on tente de faire le bilan de la littérature déjà considérable qu'a engendrée l'Évangile selon Thomas, on constate que le qualificatif de gnostique revient très souvent, mais on ne peut pas ne pas être frappé de l'imprécision que recouvre ce terme sous la plume des critiques. Il s'ensuit que l'acception habituellement péjorative qui lui est réservée est de nature à détourner le lecteur non averti.

La vraie gnose a souvent été confondue avec les courants de sectes particulières aux idées qui nous paraissent souvent baroques. Les manuscrits de NAG HAMMADI apportent une contribution extrêmement importante à l'étude de la gnose dont la documentation était restée, jusqu'à cette découverte, singulièrement pauvre par le fait des destructions opérées par les adversaires des gnostiques.

L'approfondissement des grands enseignements de l'Orient facilite, d'autre part, l'étude de cet important courant idéologique en le dépouillant de ses traits secondaires. Les constantes universelles que la métaphysique¹ traditionnelle permet de dégager, éclairent d'un jour nouveau l'enseignement de la gnose. Il ne faut pas oublier que si elle s'est épanouie grâce à ses contacts avec l'évangile, elle n'est nullement liée au christianisme ni d'ailleurs à une autre religion.

Taxer globalement la gnose d'hérésie, c'est confondre le meilleur et le pire. Si les écrits de NAG HAMMADI sont d'inégale valeur, il ressort déjà, en attendant que soit traduit et analysé l'ensemble des textes de cette importante bibliothèque, que l'Évangile de Vérité révèle une grande élévation de pensée et que l'Épître d'Eugnoste nous place d'emblée sur le plan de la métaphysique.

1. Faut-il penser avec certains auteurs célèbres comme Voltaire ou Rousseau que le mot *métaphysique* est sans consistance véritable et qu'il ouvre la voie à toutes les confusions et à tous les errements ? Pour notre part, nous ne le croyons pas. Nous pensons même que si ce mot n'existait pas, il faudrait l'inventer pour rendre compte de ce que les termes de *philosophie* et de *théologie* ne permettent pas d'exprimer ni même de laisser pressentir. La philosophie est une science au même titre que la théologie ; étant l'une et l'autre susceptibles de progrès et de développements nouveaux, elles portent chacune la marque d'un auteur particulier. Rien de tel pour la métaphysique. Elle est indépendante des individus comme du temps. Embrassant l'universel, elle ne saurait porter un signe particulier ; connaissance de l'illimité, elle ne saurait être l'objet d'une conquête de l'homme. Celui-ci ne découvre pas la métaphysique, c'est elle qui se découvre à lui lorsque certaines conditions se trouvent réalisées. Elle nous révèle la *vérité* dans son unité et son universalité. Car l'homme ne trouve pas la vérité, mais c'est elle qui se révèle et révèle l'homme à lui-même, lorsque, renonçant à tout souci d'affirmation, il cherche humblement, inlassablement. Le chercheur étant à l'écoute, certains textes essentiels vont prendre une *tonalité* et manifester une *charge* identiques à tel point qu'il croira, les rencontrant pour la première fois, les avoir déjà lus ou entendus. Les esprits superficiels parleront de synchrétisme donc de superficialité alors qu'il s'agit au contraire de rapprochement par ce qu'ils ont de plus fondamental.

Des concepts comme *devenir historique*, *progrès*, *collectif*, qui reviennent souvent sous la plume du philosophe et du théologien, n'ont pas de sens pour le métaphysicien qui parle, de *présent*, d'*universel*, d'*unicité*. Un Absolu relatif à l'homme n'est plus l'Absolu. Le sujet ne peut penser l'Objet. Par contre l'Objet peut se refléter dans le sujet dans la mesure où celui-ci est transparent. La goutte d'eau ne peut avaler l'océan ; l'identité de substance lui permet de se fondre dans l'immensité.

Dire que l'Évangile selon Thomas porte la marque d'influences gnostiques parce que certains logia qu'on ne trouve pas dans les canoniques ont un caractère hermétique, c'est se contenter d'une explication simpliste. Il est vraisemblable, par contre, que les rédacteurs des synoptiques et de Jean aient laissé de côté les paroles de Jésus par trop difficiles à comprendre. Du reste, la coloration gnostique que plusieurs exégètes ont voulu voir dans l'Évangile selon Thomas n'explique pas le caractère archaïque des logia par rapport aux canoniques. »

Quand le Père Sevrin écrit : « Le caractère gnostique de l'Évangile selon Thomas a été, quoi qu'on dise, étudié d'une façon précise », ou « On ne peut faire de Jésus un gnostique », c'est ce qu'il convient d'appeler des affirmations péremptoires du type de : « Hors de l'Église pas de Salut. » Lorsqu'il parle de la « doctrine de Thomas », il cherche délibérément à tromper le lecteur sur la nature de cet Évangile. Les détracteurs de la gnose et de l'Évangile selon Thomas montent en épingle un certain « danger » gnostique qui, dans leur esprit, prend un véritable caractère obsessionnel. Le Jésus véritable serait-il à ce point gênant ? Nous engagerait-il dans une aventure qui serait la condamnation des promesses sécurisantes de la doctrine paulinienne du salut ? S'interroger, c'est déjà révéler le besoin d'une fondamentale remise en question, dont le cheminement inconscient fait parfois surface.

L'entreprise qui nous requiert pour l'instant, entreprise à laquelle nous allons consacrer nos forces vives, est celle de l'authenticité des textes. Thomas est-il antérieur, parallèle ou postérieur aux canoniques, dont l'ultime rédaction est, comme on le sait, de 4^e ou 5^e main ? Dans notre réponse au Père Sevrin, nous avons établi la date de cette ultime rédaction au milieu du II^e siècle. Sans donner de précisions, sans même émettre une opinion, le Père Sevrin estime que cette date va à l'encontre de l'accord général des critiques. Des études complémentaires que nous sommes en train de poursuivre et qui s'étaleront, étant donné l'importance capitale du sujet, sur plusieurs numéros des Cahiers, nous confirment le bien-fondé de notre assertion. Le début de cette étude est publié par ailleurs.

La revue de presse sera poursuivie dans le prochain n° des Cahiers; elle portera en particulier sur une recension dans La France catholique du 28.2.75 et sur un article de l'hebdomadaire américain Newsweek du 3.3.75.

QUELQUES APPRÉCIATIONS DE LECTEURS

SUR : *SAINTE PAUL OU LE COLOSSE AUX PIEDS
D'ARGILE*

ET : *PAROLES DE JÉSUS ET PENSÉE ORIENTALE*

Pour des raisons que nos associés comprendront aisément, nous avons tenu à assurer l'anonymat aux lecteurs qui nous ont écrit.

Ces quelques témoignages parmi beaucoup montrent à l'évidence que ceux qui entreprennent leur métanoïa viennent d'horizons très divers. Nous les avons donnés en particulier à l'intention des personnes qui, désirant participer à nos échanges, auraient quelque hésitation à nous écrire, se demandant à quel titre elles pourraient le faire. Qu'elles soient donc rassurées!

Cher Monsieur,

un psychanalyste freudien

Merci d'avoir eu l'amabilité de me faire adresser votre ouvrage sur St. Paul. Je l'ai lu avec beaucoup d'attention et aussi un très grand plaisir. C'est une œuvre importante et, bien au-delà de l'histoire de Paul, à mon sens une contribution d'une rare qualité — et d'une non moins rare clarté, à l'étude du sujet majeur de la paranoïa et de ses mécanismes de défense. Voilà qui mérite certainement d'être lu — et médité, ne serait-ce que pour les applications quotidiennes!

Bravo et avec tous mes souhaits de succès, croyez-moi, je vous prie,

bien sincèrement Votre,

un psychanalyste jungien

Je voudrais vous exprimer toute ma gratitude pour cette étude qui met la psychanalyse et la connaissance des religions orientales au service de la Vérité.

Je me suis éloignée de l'église protestante vraiment à cause de St. Paul, me trouvant bien plus à l'aise dans l'enseignement des Maîtres d'Orient où je retrouvais l'esprit de Jésus. Analyste moi-même, de tendance jungienne, votre livre m'enthousiasme, et j'en ai commandé cinq exemplaires, à la librairie Payot de Bâle, pour donner à des amis. Je vais également commander « Paroles de Jésus et pensée orientale ».

Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments reconnaissants.

Monsieur,

Je viens de terminer le livre d'Émile GILLABERT : « Paul ou le colosse aux pieds d'argile ». Et je me permets de vous écrire, suite à l'invitation que vous faites au lecteur dans la postface de cet ouvrage.

C'est tout à fait par hasard que j'en ai connu la parution. Je lis assez souvent « Le Monde des livres » qui paraît le vendredi. Et une critique de l'œuvre de M. GILLABERT a attiré mon attention parce qu'elle correspondait à mes préoccupations personnelles. Étant prêtre depuis 1967, la rencontre avec la réalité des hommes, l'incapacité de l'Église à répondre en profondeur aux aspirations des hommes de ce temps, ma propre recherche de libération intérieure m'ont conduit peu à peu à une critique de l'idéologie chrétienne afin de chercher « Qui est Jésus ? » — « Comment me sauve-t-il ? » — « Que vient-il vraiment nous apprendre ? » — « Quelle est l'originalité de son message ? » — « A-t-il voulu une Église ? Une Hiérarchie ? — « Pourquoi l'Église est-elle ce qu'elle est ? »

Je suis très déçu par les mouvements intérieurs ou extérieurs à l'Église qui la contestent d'une manière ou d'une autre, tels que : « Échange et Dialogue » — « Chrétiens critiques » — « Boquen » parce que l'on n'ose pas ou on ne veut pas (ou l'on ne peut pas) aller jusqu'à la remise en cause personnelle de ce que l'on est, de ce qui nous structure ; le discours critique est toujours « pour les autres » !!! Or, comme vous l'écrivez dans la postface du livre de Gillabert : « la pollution était au départ dans les esprits ». Et là est l'originalité de Jésus. Comme tous les grands sages, il propose la Réalisation de soi par l'éclosion en soi de tout ce qui y est caché. Car en nous est présente la Vérité qu'avec les autres nous devons faire émerger.

Je regrette que vous n'ayez pas pu ou voulu diffuser plus largement cet ouvrage que l'on ne trouve pas en librairie. Ce livre m'a énormément intéressé parce qu'il m'explique clairement ce que je vivais ou rejetais confusément. Je vais le faire connaître...

Par ailleurs, je suis intéressé par une confrontation des Sagesses antiques et orientales avec l'Évangile de Jésus. C'est pourquoi, l'ouvrage de Gillabert : « Paroles de Jésus et pensée orientale » m'intéresse. Est-il paru ?

J'aurais beaucoup de choses à échanger sur toutes ces questions, d'autant plus que je mène ma recherche dans la solitude parce qu'on se méfie dans mon milieu des « réflexions » et recherches que la vie m'amène à faire. Peut-être que cette lettre est le début d'un dialogue ? Nous verrons ! J'espère avoir un écho à ma lettre.

Et je vous prie d'accepter, Monsieur, ma simple et cordiale sympathie.

Chers Messieurs,

Je viens d'achever la lecture de « Saint Paul aux pieds d'argile » et « Paroles de Jésus et pensée orientale ».

Que vous dirais-je ? De la même façon que le « métier d'homme » se manifeste dans la vie sans l'avoir appris, la nature accomplissant en nous sa loi inéluctable, et qu'allant d'émerveillement en émerveillement nous entrons dans la plénitude de la vie d'homme, d'époux et de père conduit par une connaissance unique et universelle, je puis affirmer qu'en lisant ces deux ouvrages j'ai fait une expérience similaire, l'amorce étant en moi comme vous le dites si bien, M. de SUAREZ.

Je suis un ex-pasteur évangélique.

Voilà cinq ans déjà, que « l'amorce » des choses que vous m'avez confirmées, m'avaient poussé à démissionner d'un travail avec lequel je ne pouvais plus communier, car j'avais l'impression d'être lancé sur une voie différente de celle de mes collègues et de la doctrine.

Je me rendais compte des contradictions entre les paroles de Jésus et l'intransigeance paulinienne. Vous me comprendrez aisément, sans autres arguments, étant vous-mêmes bien loin devant moi, dans la Voie.

Je suis toujours à l'Étranger avec mon épouse et enfants. Pendant ces années — parfois bien douloureuses — nous avons demandé le secours du Père et la Lumière pour la direction de notre vie spirituelle et voilà que vous avez été les porteurs de la Voie...

Comme vous le voyez vos textes ont trouvé amplement leur justification vis-à-vis de nous et nous désirons continuer dans la recherche avec vous.

Dans l'attente de vous lire, BIEN VOTRES.

Monsieur,

un médecin

Je reçois aujourd'hui votre lettre du 30 Sept. Je vous en remercie.

Voilà plus de 30 ans (j'en ai bientôt 60) que je m'intéresse en amateur et au hasard de mes lectures à ce que les différentes formes de pensée religieuse ou mystique — qui nous sont accessibles — pensent avoir de fondamental en commun.

Aussi la lecture du St Paul d'Émile Gillibert m'a-t-elle causé la plus grande joie. Pour la première fois j'y retrouvais tout ce que je pressentais intuitivement sans être capable d'en donner de justification. A savoir que l'enseignement de Jésus transmis par les Institutions me paraissait avoir été insensiblement dénaturé au cours des siècles. St Paul me paraissait bien en être le premier responsable sans que je puisse dire au juste pourquoi et comment.

Le travail d'Émile Gillibert donne à ces impressions informes une structure parfaitement congruente. Je voudrais qu'il en sache toute ma reconnaissance. Je voudrais pouvoir l'en féliciter quoique je ne puisse me le permettre à aucun titre.

Vous pouvez dès maintenant compter sur moi comme sympathisant ou même comme participant éventuel à votre mouvement. Mais je doute que vous ayez de nombreux adhérents. Je ne connais absolument personne dans mes relations qui s'intéresse à ce point de vue.

Monsieur,

un professeur

Je viens d'achever la lecture du livre d'É. Gillibert « Saint Paul ou le Colosse aux pieds d'argile » et je voudrais vous faire part des réflexions suivantes :

- 1) Je suis « sortie » de l'Église catholique parce que je n'approuvais ni ses prises (ou plutôt ses non-prises) de position quant au monde dans lequel nous vivons, ni sa liturgie qui ne me concernait pas, ni ses dogmes trop rigides et qui souvent choquaient ma raison.
- 2) Pourtant l'Écriture, les Évangiles en particulier restaient le centre de mes recherches, de ma réflexion. J'ai à ma disposition la Vulgate et j'avais essayé à Montpellier d'apprendre l'hébreu pour mieux aborder certains textes. Toutefois mes connaissances en hébreu restent insuffisantes pour me permettre de véritables investigations dans ce domaine.
- 3) C'est dire que votre livre est venu à point nourrir mes recherches, éclairer les textes. D'ailleurs je vais le passer à mes collègues (je suis prof de français dans un lycée) avec lesquels je discute souvent au cours de réunions amicales autour de l'Évangile. Ils sont pour la plupart comme moi un peu livrés à eux-mêmes depuis leur sortie de l'Église catholique.
- 4) Alors bien sûr, maintenant, je voudrais continuer ma quête de la vérité quant aux textes évangéliques. J'avais trouvé votre livre — par hasard — pendant les vacances de Noël dans une librairie du côté du Boulevard Saint-Michel mais à Narbonne, c'est plus difficile. Pourriez-vous m'envoyer le catalogue de vos publications ? Inutile de vous préciser, par exemple, que je voudrais lire Saint Thomas (je parle de l'Évangéliste).
- 5) Enfin question de pure curiosité et qui n'a rien à voir avec la valeur de vos publications

et de vos recherches, êtes-vous une abbaye et une édition catholiques ? protestantes ? orthodoxes ? coptes ? gnostiques ?

Quoi qu'il en soit je voudrais vous remercier pour le travail que vous avez fait et que surtout vous avez transmis au public, et vous apporter mon soutien pour la continuation de ces recherches. Nous qui ne sommes pas des spécialistes d'exégèse mais qui voulons retrouver le message du Christ, nous avons besoin de vous.

Merci encore.

Bien cordialement.

Le Catholique « sincère » croit que sa religion est la seule valable, la seule « catholique ». Confronté aux autres traditions, hindoues en particulier, il se trouve dans une position des plus inconfortables, car il a l'impression qu'avouer une haute valeur spirituelle à ces traditions, c'est, par le même coup, enlever la primauté au Christ, et par cela même, aller à l'encontre de sa Foi.

Catholique pratiquant, je me suis trop souvent heurté à cet état d'esprit pour ne pas être intéressé par vos efforts. Je crois que la reconnaissance d'autres traditions, et même le fait d'admettre leur primauté, n'enlève rien à Jésus, Dieu fait Homme. De l'immense Arbre de la Tradition s'élancent des branches, différentes apparemment, afin que le Message, toujours unique, s'adapte à chaque mentalité, à chaque groupe humain, selon l'espace et le temps. L'Église catholique n'accepte pas de n'être qu'une forme traditionnelle parmi d'autres. Ce serait pourtant faire preuve d'humilité ! Elle se veut universelle, alors que ce mot n'a rien à voir avec l'espace et le temps, mais signifie, tout simplement, que le message qu'elle est chargée de transmettre, est intégral, c'est-à-dire (virtuellement tout au moins) mène à l'Union avec Dieu, ce que les hindous appellent Réalisation ou Délivrance.

Membre également de quelque société soi-disant secrète, j'ai souffert également d'un intellectualisme outrancier qui confond libre avec libertaire et ravale l'Homme à un « être doué de raison », alors qu'il est d'abord fils de Dieu.

J'aimerais connaître mieux votre mouvement, et, si vous le voulez bien, y collaborer dans la faible mesure de mes moyens.

Très fraternellement, dans la Paix du Christ.

Monsieur,

C'est avec une émotion que j'ai lu votre livre trouvé à la bibliothèque municipale de la ville de Cannes « Saint Paul ou le Colosse aux pieds d'argile ».

Il répond à une grande question que je me suis toujours posée, concernant la rédemption, le sacrifice de Jésus, le rachat par sa mort et son sang.

Je n'ai jamais pu accepter cette manière d'être sauvée, un sentiment d'horreur m'a toujours fait repousser ce dogme ; j'ai du mal à croire aussi à la présence réelle dans l'eucharistie, manger la chair et le sang de Jésus m'a toujours paru rebutant, après réflexion, il m'a toujours semblé, comme vous le dites, que manger dans ce sens-là et boire signifie les paroles de Jésus que l'on doit assimiler. J'ai beaucoup lu, toutes sortes d'ouvrages pêle-mêle, n'étant guidée que par mon désir sincère et une force intérieure.

Je suis toujours restée fidèle à cette recherche : « trouver la vérité ».

La solitude a toujours été mon lot, n'étant entourée que de personnes n'ayant pas la même manière d'envisager la vie, j'ai 48 ans, mariée, sans enfant ; c'est la première fois que j'écris

à un éditeur après avoir lu un livre qui me frappe, et jamais autant que le vôtre. Je suis une personne simple sans grande instruction, certificat d'étude seulement, d'un milieu ouvrier quelconque, c'est après avoir lu votre postface, Monsieur Philippe Suarez, que j'ose vous demander d'entrer en contact avec vous.

Espérant après avoir cherché trouver enfin le but de ma recherche.

Messieurs,

Salomé

Veuillez trouver ci-joint le montant de mon adhésion à votre Association, en qualité de membre associé.

Après lecture des trois ouvrages déjà publiés par vos soins, je ne trouve qu'un mot pour résumer mes impressions: ENFIN!

J'attends donc avec le plus vif intérêt de prendre connaissance du premier CAHIER MÉTANOÏA, dont vous annoncez la parution prochaine. Cela me permettra de mieux définir le genre de contribution qu'il me serait éventuellement possible d'y apporter.

Dès maintenant, je vous propose de diffuser, dans quelques groupes de recherche dont je fais partie, votre bulletin de présentation des Éditions Métanoïa (bulletin vert). Pourriez-vous à cet effet m'en adresser une centaine, si possible avant le 23 mars ?

PRIÈRE POUR NE PLUS VIVRE SÉPARÉ

*Toi, que l'on n'ose plus nommer
qu'à la dérobée,
toi, le grand prisonnier
de nos humaines folies,
la victime défigurée
de nos mégalomanies,
tu donnas jadis, ô Jésus,
à ton pâtre des montagnes
la faveur de la transparence
dans l'indicible union.
Quand il est parti
vers les faux nourrisseurs
des cités divisées,
l'amour est resté
sur la terre des bergers.*

*Me voici à nouveau
au pays de l'enfance
où les fleurs d'un jour
vivaient un éternel été.
Je garde en mon ventre
l'empreinte en creux
que ton amour grava.
Ma faim est vierge
comme au premier jour.
Je suis vide,
évidé par tant de départs,
par tant d'arrivées,
et je sais à l'évidence
que je n'ai plus faim que de toi.
Le temps de l'absence
me valut tant de souffrances !
Je ne sais plus ce que j'ai su.*

*Je suis à nouveau devant toi.
Mon corps a pris la forme de ton absence.
J'ai perdu la mémoire des jours anciens
et l'Espagne est morte avec ses châteaux.*

*J'attends le bel aujourd'hui
 du paradis lointain.
 Il se nommait Royaume.
 Son nom en lettres de lumière
 s'allume à l'auberge de la nuit.
 Les volets sont clos,
 les souliers dehors sur le palier.
 Me voici, lavé de la boue du jour
 sous ton regard d'attente.
 tu as l'air d'un passager ce soir ;
 ne pourrais-tu pas t'installer un peu mieux ?
 Je n'ai qu'un désir, tu le sais,
 c'est de te garder jusqu'au bout
 de ma longue, longue nuit.
 Apprends-moi à te regarder
 non pas le temps furtif d'un baiser.
 Apprends-moi à t'avoir à demeure.
 Voilà que je parle, je parle ;
 Tu n'aimes pas ça.
 Je sais que je te dérange.
 Comment faire ?
 Non ! ne voile pas ton regard,
 ne pars pas déjà !
 Si ta croissance est au prix de ma décroissance,
 que je sois l'urne vidée
 de mes biens usurpés,
 que je sois la page vierge
 de tous mes gribouillis,
 la page blanche du premier matin.
 Je ne parle plus, je ne parlerai plus.
 Je t'adjure de rester
 jusqu'au grand passage.
 Merci, merci de ton don.
 Tu es chez moi, je suis chez toi.
 Je suis chez toi — chez moi,
 tu es chez toi — chez moi,
 tu es en moi, parle, Jésus, parle !*

Extrait du poème d'Émile GILLABET :

Quand Jésus parle à Augustin,

à paraître aux Éditions MÉTANOIA.